

Le Souvenir de personne

Cécile Fargue

Le Souvenir
de personne

L'être ouverte & Fragments

*présenté par
les penchants du roseau*

*...sur le visage démolì, l'œil vivant, le gauche,
brille comme une lanterne sur les ruines.*

Paroles, Jacques Prévert.

Avant-propos

Avril mil neuf cent quatre-vingt-quatorze, les services de voirie de la ville d'Angoulême découvrent le corps d'un adolescent, mort vraisemblablement par overdose. L'enquête ne permettant pas de l'identifier et aucun parent ou proche ne se signalant auprès des autorités, la ville suit la procédure prévue en pareil cas : quelque part, sur un registre, les faits sont méthodiquement reportés, une sépulture gracieusement offerte et ledit registre refermé. Affaire classée.

Voilà les faits. Voilà pour quoi ce livre est. Parce que ce garçon dont personne n'a fermé les yeux, ce garçon vivant et mort sous X, il avait un prénom et je le connais. Un prénom oublié du registre, effacé... Il y a des choses comme ça qui ne se font pas : on ne peut pas vivre sur les bancs et y graver en même temps son prénom.

Ce garçon était sans abri — sans doute l'aviez-vous compris — et pour piquer son bras il allait, la nuit, se prostituer à l'arrière des voitures ou le dos collé à un mur. Mais si je vous dis cela, au fond, je ne crois pas faire beaucoup mieux que le registre : les faits ne sont jamais que les résidus de ce qui a été vécu, rien de plus.

Il avait quatorze ans, j'en avais treize lorsque nos chemins se sont croisés. De sa vie j'ai partagé les derniers mois. À l'époque je n'ai su le dire à personne, mais j'ai promis qu'un jour, le jour où je serai grande, je raconterai.

Je n'aime pas le mot de témoignage parce qu'il y a cette idée d'à charge et à décharge, cette idée de transformer un être en étendard. Pourtant, ce livre en est un. Mais il n'y a pas de héros, il y a beaucoup plus, il y a quelqu'un que vous n'avez pas vu et à qui vous avez manqué.

Ce garçon s'appelait Sébastien, jusqu'à aujourd'hui personne ne le savait, mais je suis venue vous parler.

L'être ouverte

*Notre vie n'est pas derrière nous, ni avant,
ni maintenant, elle est dedans.*

Paroles, Jacques Prévert.

Il y a plus de quinze ans que j'aurais dû m'asseoir sur cette chaise, devant cette table, pour t'écrire cette lettre. Il y a plus de quinze ans en tout cas, j'en ai fait la promesse et voilà que je ne sais plus bien par où commencer... Peut-être par mes excuses... Tout ce retard, c'est vrai... mais ne m'en veux pas. Ne m'en veux pas puisque tout ce temps tu m'as attendue... Et si j'ai été longue à la tenir, c'est sans doute par peur de la perdre. Il fallait que je la serre, qu'à l'étouffer je la tienne... Les enfants sont comme ça, ils font souvent des promesses qui les dépassent et peinent ensuite à grandir jusqu'à elles.

Mais quinze ans !... Quinze ans te rends-tu compte ? C'était presque l'âge que nous avions... Et demain j'en aurai trente. Trente ans, tes quinze ans plus les miens. J'ai la place à présent de ta vie et de la mienne.

Tu sais pourquoi je suis venue, n'est-ce pas ?... Tu n'avais pas de papiers, pas de nom, pas d'histoire...

Juste un môme de plus, une sale histoire, un chien sur le trottoir qui pour se payer sa came, la nuit, se laisse baiser dans le noir. Un jour, ils t'ont fermé les yeux et tous t'ont oublié. Ils sont comme ça, tu sais, il leur faut de belles histoires, leur raconter, leur prémâcher, sinon ils oublient de voir, ils ne savent plus lire en dehors de la dictée.

Même toi, tu ne la connais pas toute l'histoire, tu ne sais pas ce jour où je me suis mise à courir à travers les rues...

Ce jour-là, quelqu'un venait de disparaître et, aussi fou et impensable que cela paraisse, personne ne semblait s'en être aperçu. C'était comme un énorme trou noir au-dessus de ma tête, une chose inimaginable et tentaculaire n'assombrissant pourtant pas le ciel des autres.

Ce quelqu'un, c'était toi Sébastien.

Dans toutes les rues, je t'ai cherché, je t'ai appelé, j'ai croisé des gens, mais personne ne m'a entendue crier. J'ai couru ainsi pendant trois jours. C'est long trois jours, et c'est beaucoup de monde personne. Et puis dans le hall d'un grand bâtiment, j'ai fini par m'arrêter. Derrière un guichet quelqu'un a ouvert un grand

registre rempli de prénoms... et d'un X que j'ai reconnu. On m'a demandé si j'étais de la famille...

— Non.

— Avez-vous un nom, une adresse, un numéro de sécurité sociale à nous donner...?

— Non, rien de tout cela, il n'en avait pas.

— Ah, un sans-abri donc... on s'en doutait... Fugueur ?

— Oui... Enfin non, on s'en fiche de ça ! Où est-il ?

— Nous ne sommes pas habilités à vous fournir ce genre de renseignements, mademoiselle, vous n'êtes pas de la famille...

— Mais, je peux le voir ?

— Nos services se sont chargés de tout. C'est la procédure, ne vous inquiétez plus de ça. Pouvez-vous nous dire comment joindre sa famille ? Il y aurait des papiers à signer.

— ...Je peux le voir ?

— Il a été enterré ce matin. Tout a été pris en charge, je vous le répète. Maintenant, pouvez-vous...

— Non.

Non, je n'ai pas pu. Alors, je me suis remise à courir, encore, jusque là-bas. Pour voir où ils avaient pu coucher ton corps, mais je ne l'ai pas trouvé. Je voulais m'y coucher tout contre pourtant. Tu devais avoir froid, si froid sans personne, moi je grelottais en tout cas. Mais elles se ressemblent toutes les allées avec leur fin gravier. Il y a trop de cailloux blancs de semés et mélangés pour retrouver son chemin. Et puis, de toute façon, on ne sait pas mourir à quatorze ans. On ne sait pas faire semblant, faire croire que l'on comprend. Alors à quoi bon ces allées, tout ce marbre et ces cyprès...

J'ai fini par m'asseoir. Sans fatigue pourtant, sans envie de rester ou de partir, juste pour attendre. Attendre d'avoir froid, ou chaud, ou soif... attendre une raison de bouger. C'est là qu'ils sont arrivés.

Un d'abord, puis un autre, un suivant, une ribambelle de mots désordonnés, chiffonnés... C'était les tiens.

Tous les mots que tu n'avais pas su dire, pas su élever. Ceux que tu avais crachés comme les pépins d'un fruit dont tu ne voulais plus laisser venir la pourriture. Ils étaient là, devant moi, abîmés comme les

miens, ne sachant pas très bien où aller, ne se résignant pas à te rejoindre tout à fait.

On s'est regardé un long moment eux et moi. Leurs discours étaient embrouillés, chacun voulait parler le premier, et à tous les entendre je n'en écoutais aucun, mais je reconnaissais ta voix.

J'ai toujours été sensible aux voix, à ce membre de plus qui nous pousse lorsque l'Autre se fait soudain trop éloigné. Et bien plus que les écouter, j'aime les regarder. Regarder la façon dont elles découpent le silence, la manière qu'elles ont de souligner le corps, trait fin ou appuyé. Il y a tant d'eaux où plonger en dessous de ces passerelles jetées... La tienne était douce, je me souviens, des intonations de l'enfance y étaient restées piquées. Il y avait de ce qu'aurait dû être ton corps imprimé dans ses couleurs et ses déliés.

Tu parlais peu, pour ainsi dire pas, et lorsque tu le faisais tes phrases glissaient, rapides, d'entre tes lèvres, à peine audibles parfois. C'était comme un coup d'incisive, un air de revanche, mais une morsure trop légère pour entamer le cuir des silences. Ta dent mordait dans les premiers mots, mais desserrait souvent l'étreinte avant les dernières syllabes, elles se perdaient alors dans un geste vague de ta main, ou un

hochement de tête... comme parfois un regard se termine au clignement d'une paupière, par pudeur ou délicatesse. Cette même pudeur qui, à chaque fois que tu prenais la parole ou presque, te faisais détourner la tête, regarder au loin ou le bout de tes chaussures. Et, la dernière lettre prononcée, tu faisais mine d'avoir déjà oublié, tu t'en détachais, lèvres closes, quand ton corps, lui, restait tout entier accroché à son écho, et attendait.

Sur l'allée blanche du cimetière, tes mots tremblaient, loin de tes lèvres fermées. Ils avaient peur, je crois, que je les laisse moi aussi, peur de l'ombre haute des cyprès, peur de la rondeur du gravier, de cette armée de points finals... Alors, je les ai recueillis parce qu'ils étaient de toi tout ce qui subsiste. Je leur ai promis qu'un jour ils auraient assez de souffle pour revenir te chercher, assez de place et d'air pour parler, haut et fort, seuls, sans même moi pour les protéger.

Je leur ai appris à grandir. Appris à ne pas avoir de haine, à ne plus craindre les déformations de ta bouche forceps qui, sans vraiment le vouloir, sans pouvoir autrement, avait incisé leur cordon avant même que ne brailent les premiers sons. Et ils ont compris. Compris que les avoir tus n'est pas un

crime, que le silence n'est pas un crime. Le silence est un enfant sans berceau, sans veilleuse, qui dans le noir se perd. Il suffit d'allumer la lumière.

Et puis tu sais, je ne crois pas tout ce que l'on raconte sur ces morts dont il faut, dit-on, un jour ou l'autre lâcher la main. Il ne faut pas trop croire en la mort, elle n'interrompt rien. Les vivants sont trop sûrs de leur réalité. Il y a des conversations souterraines qui n'en finissent jamais. Il n'est pas toujours besoin de remuer les lèvres pour pouvoir s'articuler.

Nous avons encore à nous écouter et à nous dire, je le sais. L'absence n'est pas un silence, juste une note à contre temps, qu'il faut lire sur une bouche fermée.

À l'heure des premières amours, beaucoup se construisent de petites chapelles à taille humaine où apprendre à croire. Nous, nous nous sommes édifié une cathédrale où il a fallu se battre des ailes pour professer nos miracles. Aujourd'hui dépliées, elles traînent au sol et menacent de ne jamais trouver la prochaine marche assez haute, assez infranchissable. Nous nous sommes condamnés aux victoires sur l'impossible et tout le reste semble du coup insipide...

Mais même si en une seule saison nos terres ont donné leurs plus beaux fruits, éventré leur ventre de la plus monstrueuse des moissons. Même s'ils sont difficiles à dessiner les prochains sillons et que l'on se dit surtout à quoi bon puisque nos greniers débordent encore, et qu'on n'aura jamais assez de dents pour mordre dedans...

Même si tout cela existe, je continue pourtant de creuser cette terre, de vivre de miracles... et sans lâcher la tienne garder mes demains libres. La mort n'a pas fait de moi ta veuve. Je ne le serai jamais. Je suis notre descendance.



Ah ! je me souviens à présent. Comme ils furent longs à naître tes premiers mots ! Avant eux, il y eut l'attente. Je n'avais jamais attendu personne encore. Étais-je à ce point en manque d'amour ? En manque de considération ? En manque de regard ?... Non, même pas. J'étais simplement en manque de moi. Manque de moelle. Manque de ce qui n'était pas là...

Et puis soudain il y eut toi. Toi qui n'étais pas transparent. Même si tu faisais tout pour passer entre les gouttes, sous les paupières des autres... Tu étais là, je

te voyais. Mon premier Autre, ma première face...
Mais il en fallut du temps pour te rencontrer.

Je n'ai jamais vraiment su d'où tu venais, quels chemins tu avais dû emprunter. Des chemins sombres certainement, les enfants ne se perdent que dans le noir. Il t'avait fallu plusieurs trains, voilà ce que tombant péniblement de tes lèvres, aux détours de certaines phrases, j'avais pu raccommoder de ton histoire. Des trains pris au hasard et qui, de gare en gare, t'avaient fait échouer là. Tu étais descendu de ton dernier wagon, avais fait quelques pas. De l'autre côté du quai un nouveau train t'attendait, mais il n'y avait rien de plus *là-bas* à aller chercher, tu venais de l'accepter. Fatigué soudain de tous ces espoirs remis à demain. De ces paysages qui filent sur les vitres, de tes yeux incapables de les retenir...

Tu regrettais parfois de ne pas avoir poussé le voyage un peu plus loin. Jusqu'à la mer au moins. Mais tu ne regrettais jamais longtemps, c'est un loisir de riche que d'être pour soi complaisant. Et s'il t'arrivait encore bien souvent de venir humer près de la gare l'air des départs, ceux des autres te suffisaient, les tiens, tu le savais, ne te menaient nulle part.

Tu t'asseyais alors sur le quai et les regardais, ceux qui avaient leurs billets. Ils parlaient, pleins de sourires, de la liberté fraîchement étiquetée sur leurs valises. Ils n'en finissaient pas de partir, aucun jamais ne parlait de revenir, toi qui crevais de ne pouvoir le dire. Tu restais jusqu'à les voir monter, photographiais leurs visages. Dans une semaine, deux peut-être, tu les reverrais, tu le savais, de l'autre côté du quai. Et à les avoir ainsi accompagnés, tu pouvais alors à ton tour t'en aller, même si tes voyages à toi désormais ne se résumaient plus qu'à marcher jusqu'au bout de la voie et, dans les toilettes, piquer ton bras. C'était ça, *rentrer chez toi*.

Ces quais d'où l'on ne part pas, si j'y ai passé de longues heures assises à côté de toi, ce n'est pas là que nous nous sommes rencontrés. C'est sur une petite place que tu as sans doute oubliée. C'était la fin des grandes vacances, j'avais retrouvé ma *bonne copine* et cet après-midi là, entre deux courses, on se racontait notre été avec nos voix surexcitées et nos rires un peu forts.

Dans nos bavardages, rien d'intéressant, mais c'était là ma vie d'alors et j'étais loin de penser qu'il pouvait en exister d'autres. J'imaginai qu'il faudrait toujours

se supporter ainsi, dans son équilibre, juste au bord de soi. Se pencher un peu, se deviner parfois et vite revenir. Je n'étais pas malheureuse de cela. Je n'étais pas heureuse non plus. J'étais sans vagues, sans houle, au centre de ma balance, un peu à contre-jour de moi.

Lorsque nous sommes arrivées sur la place, je n'ai d'abord pas fait attention à toi, il a fallu que tu nous interpelles pour nous demander du feu. Tu l'as fait sans lever la tête, cramponné à la margelle de la fontaine comme le font les vieux souïards qui ne savent plus tenir droit. Tu n'étais pas vieux pourtant, quelques mois de plus que nous à peine, mais ton corps avait cent ans.

C'est la copine qui t'a répondu, de mauvaise humeur, pourtant elle si avenante d'ordinaire. Et lorsque tu as essayé de te lever, perdant l'équilibre et te retenant à son bras, d'un geste brusque elle t'a repoussé, époussetant sa manche sur son avant-bras droit... Vite... un, deux, trois... Mouvement à peine visible, sans doute n'y a-t-elle prêté aucune attention sur le moment.

Moi, je ne sais pas pourquoi, je l'ai vu ce geste.

Il y avait d'un côté ses jolis doigts au vernis pâle et irisé, son geste au fond banal. De l'autre ton regard qui, jusqu'alors dans le vague et détaché, s'était accroché lui aussi au revers de sa main. Et j'étais là, au milieu. Et je devais décider. Décider quel côté était le mien, celui des doigts que je connaissais si bien ou celui de tes yeux, des yeux comme je n'en avais jamais vu et où brusquement, violemment, je voulais être vue.

J'ai eu envie alors que quelque chose se passe. De fort, de démesuré. Que quelque chose se passe pour que ça ne passe pas justement. Ce sentiment soudain du vivant. C'était dans cette main, ce regard sur cette main. Ce n'était plus l'extérieur qui s'impose et vient, c'était le dedans qui se déverse... Tu étais en train de fendre ma rétine.

...Un, deux, trois... les doigts au joli vernis effleurent le tissu de la veste, on ne s'encombre pas des restes... Un, deux, trois, ton œil s'agrandit, ces restes c'est juste le frôlement de ta vie sur la sienne...

Je savais que dès qu'elle aurait lissé une dernière fois sa manche, ce serait fini. On allait passer la fontaine, et à l'autre bout de la place tourner dans la rue... Je le savais et pourtant je n'esquissais pas un geste. Au

contraire, je ne bougeais pas d'un millimètre, pas même d'une pensée. J'avais peur à trop vouloir de tout casser. Parce que je voulais, oui. Et lorsque ton œil s'est enfin complètement ouvert, que tu t'es relevé, d'un coup le vernis a craqué et je me suis remise à respirer. Je n'ai pas vraiment écouté ce que tu t'es mis à hurler, mais j'ai écouté la tempête que le si discret crissement d'un ongle sur une veste avait pu créer. Et de tous les bruits à cet instant possible, c'était le seul en qui je puisse vraiment croire. Parce qu'il était là, dans ma tête, avant même d'éclater.

Sur son sac, les doigts de la copine se fermaient et se pressaient, s'accrochaient à ce qu'elle avait, ce qu'elle était. Les tiens n'avaient rien à serrer, alors ils fendaient l'air, montraient... prenaient. Moi, je regardais et c'était sans appel : je savais. Je savais que sur cette place, il n'y avait qu'un seul vivant et que je commençais à l'être en le reconnaissant.

C'est ainsi que nous nous sommes rencontrés toi et moi. Les jours ont passé, mais comme une épine fichée sous l'ongle, une image est restée : la main de la *bonne copine* essuyant le revers de sa manche. Les doigts sont restés là, à courir dans ma tête, comme un rébus dont on ne trouve pas l'issue. Et cette place où

je t'avais croisé pour la première fois, je me mis à y passer chaque jour. Elle et les rues voisines. Il y avait non loin un grand magasin où, je le compris vite, tu passais une bonne partie de tes journées et, quasiment face à l'entrée, un arrêt de bus. Je n'ai jamais autant pris les transports en commun que ces jours-là, guettant la moindre excuse, la moindre course à faire. Je n'ai jamais autant manqué de correspondances aussi, laissant passer souvent deux ou trois bus avant de me résigner à monter.

Les premiers jours, je crois vraiment que tu ne m'as pas vue. Dans la foule des sans visage, j'en étais un de plus. Je n'avais même pas de monnaie dans mes poches... Enfin si, j'en avais, mais jamais je n'aurais osé. Assise sur le banc de mon abri-bus, je commençais à l'apprendre moi aussi, à l'entendre, le bruit de la ruche. Il faut en passer de longues heures sur le trottoir pour l'entendre ronronner... Et ça s'active, ça va à la tâche, ça grommelle, ça remâche dans sa moustache... Ça n'en finit pas de faire semblant de vivre... Et, si on se tait, on peut l'entendre : et qu'est-ce que je vais faire à manger ce soir ? et si j'achetais la dernière Laguna ? et que devient la cousine Clara ? et si je pensais un peu à moi ?... Je ne voulais pas leur

ressembler, pas que tu me voies aussi mal qu'ils ne te regardaient pas.

Je ne voulais pas être comme cet homme qui était passé un peu plus tôt dans l'après-midi et t'avait refilé un peu de monnaie. Il s'était penché sans te regarder, sans même esquisser un sourire. Froid, dans son bon droit, tendant juste ce qu'il faut d'oreille pour entendre le merci que tu ne lui dirais pourtant pas. Non, à la place, tu t'étais levé, tu avais fait le poirier et, face à lui, avais répondu « quitte »... Rien à répliquer, il était parti fâché... Le merci c'est moi qui ne l'ai pas prononcé. Un homme qui fait le poirier devant un homme qui ne fait que se pencher... Je n'avais pas vu que tu avais la tête à l'envers, je n'avais vu que tes empreintes. Plus hautes.

Combien de temps avons-nous joué ainsi, à faire comme si rien n'allait se passer ? Je ne m'en souviens plus. Plusieurs jours c'est certain, plusieurs semaines peut-être. Au début, nous nous manquions souvent, j'arrivais lorsque tu partais, ou inversement. Puis nos *faux hasards* devinrent de *faux rendez-vous*. À la même heure, toujours, je venais m'asseoir sur ce banc et toi, venant de l'autre bout de la rue venais t'asseoir juste en face. Nous prenions tant de soin à éviter nos re-

gards... Je prenais pour alibi un livre que j'ouvrais à peine arrivée. Je l'ai encore ce vieux poche d'ailleurs, que tu allais apprendre à aimer, c'était *Paroles* de Prévert. Par-dessus les pages, je t'attendais, j'apprenais à te regarder sans avoir peur. Peur de tes bras trop maigres, peur de ces heures de silence où tu restais prostré et replié, peur de ces colères folles qui te prenaient pour un rien parfois et te faisaient frapper le mur à coups de pieds... Mais j'apprenais à entrevoir tes sourires aussi, ceux que tu avais à jouer d'un rayon de soleil entre tes doigts, à deviner l'envie qui était tienne de poser ta tête quelque part...

J'apprenais l'Autre. Le premier.

Chaque jour, à l'heure de notre rendez-vous je me promettais de tout te dire... Je ne savais pas par où commencer... C'était un sac de nœuds, et tout me ramenait à toi. Je voulais te dire que je n'avais jamais aimé qu'on me prenne la main... mais que la tienne qui m'enserme... tu pouvais... jusqu'à en faire rougir mes phalanges... Te dire que si tout me frôlait depuis toujours, que si rien ne me retenait, il te suffisait, toi, de te taire pour que soudain tout m'interpelle, tout prenne densité... Te dire encore que j'avais peur, qu'il y avait quelque chose de lourd en moi, quelque chose

de vivant, comme une vérité remontant soudain à la surface et que je n'avais pas une seule embarcation qui tienne la route... Mais te dire que le pire, ce n'était pas la noyade, non, le pire c'était de penser que le calme puisse revenir, le reflet lisse...

Mais il n'est pas revenu et un jour tu as traversé la rue.

La suite, elle est là. C'est ma mémoire, ce sont tes mots, ces jours, ces mois passés ensemble et que je vais dire. Que je vais dire pour que rien ne soit plus ignoré, pour que tu n'aies pas traversé cette rue pour rien...

Fragments

*Bien sûr, des fois, j'ai pensé mettre fin à mes jours,
mais je ne savais jamais par lequel commencer.*

Paroles, Jacques Prévert.

Septembre

*...Pauvre rue, morne corridor menant d'un point mort
à un autre point mort...*

Fragment de *La Rue de Buci maintenant*.

Elle passe devant toi sans s'arrêter, puis au moment d'entrer dans le magasin, fait brusquement demi-tour. Sa petite jupe tailleur n'est pas des plus étudiées pour se baisser, mais bravement elle se tortille, maladroite et genoux bien serrés, s'agenouillant pour te faire face.

Je suis juste à quelques pas, mais elle ne me prête aucune attention. Avec mes joues un peu trop rouges, mes joues de bien portantes, je n'offre pas un miroir assez larmoyant, et elle a vraiment envie de s'apitoyer

maintenant qu'elle est si bien penchée. Toi, de tes cernes à ton teint de vieille paille, tu embrases tout entière sa pupille de mère de famille. Et la voilà qui semble sincèrement émue, trouvant avec peine ses mots. Elle a cette voix douce et caressante qu'on réserve aux grands malades.

Tout en te parlant, elle jette de fréquents coups d'œil à ta manche droite vide qui pend comme une branche morte à ton flanc. Peut-être te croit-elle atteint de quelque infirmité ? En fait, c'est pour tes maux de ventre, ceux qui te prennent et te tordent, en serrant fort ton bras contre toi, la chaleur les rend presque supportables. Elle pose une main sur ta cuisse, tapote légèrement comme pour amadouer un animal un peu récalcitrant. Elle ne voit pas l'imperceptible frisson de repli qui fait trembler ton ombre. Se permettrait-elle ce geste si tu n'étais pas assis par terre ? Je ne m'étais jamais posé la question avant...

À toutes les siennes toi, par contre, tu mens avec aplomb, contrariant les élans de sa glande lacrymale. Ainsi, tu as bien sûr plus de dix-huit ans, sais où dormir... et des projets ? Bien entendu ! et tout et tout, merci madame... Je ne sais pas au fond ce qui te fait

le plus mal, être obligé de taire le vrai ou t'apercevoir que personne ne le réclame. Ton histoire ou une autre, peu importe, elle a décidé d'être bonne aujourd'hui, tu n'es que le support qui passe. D'ailleurs, dans toutes ses questions, elle en oublie une, la plus simple pourtant, ton prénom.

Elle finit par trouver au fond de son sac la monnaie qu'elle cherchait et, te la tendant, manque de tomber à la renverse. Renfilant ta manche, ta main a en effet frôlé la sienne. De blême elle devient écarlate, se relève, « mais... mais tu n'es pas handicapé, tu t'es foutu de moi !... » Elle rempoche sa poignée de pièces, son sourire et ses larmes et, prenant à partie les quelques passants présents, hurle que c'est un scandale.

Tes jolis cernes noirs, ton teint de vieille paille, elle s'en fiche à présent. Tu as un bras ! pauvre inconscient ! Un bras, quelle arrogance !

Tu vas pour lui répondre, mais soudain te ravises. Pour ne pas créer d'esclandre, tu ramasses tes affaires par terre et me fais signe que nous partons, les laissant à la méprise. Quelques rues plus loin, tu sors du sac qui te tient lui de vie, une bouteille de gin. À la seconde gorgée, dans un coin tu vomis.

Je repense aux jolis escarpins vernis de la mère de famille, à ses larmes naissantes qui n'ont pas fait couler le rimmel de ses cils.



Dix-neuf heures, tu es là. Tu ne me dis pas bonjour, tu prends juste ma main. Tu ne penses d'ailleurs jamais à me dire bonjour. Rien, même pas un mot, mais je ne m'en étonne pas, je sais que nous sommes pressés... Un peu plus loin on bascule sur un petit promontoire en terre où personne ne passe jamais. C'est un peu chez toi. Je m'assois, les jambes repliées contre moi, la joue posée sur les genoux, je te regarde.

Je ne sais pas si tu es beau. Je ne sais pas si c'est le bon mot. Ils sentent bon normalement ceux qui sont beaux, ils ont des yeux dans lesquels on a envie de sourire, des ombres qui dansent tout autour d'eux. Toi, tu sens la mauvaise bière, tes yeux sont trop grands pour être seulement beaux, et les ombres, elles, sont sous ta peau.

« Tu crois que c'est si simple ? Que je te souris et que... et que... » Tu es resté debout, devant moi, tu regardes le bout de tes chaussures. Tes mains trop grandes sont là elles aussi, qui ne savent pas très bien quoi faire. J'aime tes mains. Elles sont longues et

anguleuses, elles semblent toujours pousser des cris aigus. Elles pourraient saisir et briser, les mains sont si souvent violentes dans leur désir de posséder, mais les tiennes, non, elles n'ont rien. Rien que leurs humeurs et emportements, leurs griffes, des griffes à entailler les cuirs les plus épais, pourtant elles ne me font pas peur. Ce sont elles au contraire qui tremblent un peu.

Non, je ne sais pas si c'est simple, si c'est facile de sourire, mais j'attends le tien qui n'arrive pas à sortir.

« Pourquoi t'es là ? Tu cherches à m'aider c'est ça ? J'te fais de la peine... pitié ? » Je hausse les épaules à cette énormité, tu sais très bien toi aussi qu'il n'est pas question de ça. D'ailleurs, tu fais signe de la main de laisser tomber ce que tu viens de dire et tu t'assois à côté de moi. Tu t'en veux d'éborgner ainsi mon regard, mais il y a en toi un couperet trop affûté pour ne pas tomber. Tu roules une cigarette, le briquet ne marche pas et tu t'acharnes dessus quelques instants avant de l'envoyer s'éclater contre le muret.

« Mais putain qu'est ce que tu veux ?! Je vais pas savoir. Je vais pas pouvoir »

Ta main glisse sous ma joue... Tu pourrais caresser mes cheveux... Tu pourrais même t'allonger contre moi, te serrer... Je sais que tu le veux aussi fort que

moi, mais il faut que tu craches le noyau avant. « Je vais partir... » Je ne réponds rien. Il faut en passer par là, retenir la larme.

« J'ai pas le temps, tu comprends. J'ai... j'ai pas de place, là, pour... pour ça quoi ! C'est pas comme ça que ça marche... Et puis merde ! T'as vu le bordel non ? C'est ça que tu veux ?! » Tu remontes haut ton pull pour, sur ton bras, m'exhiber le pli violacé de ton coude. « Tu veux qu'on foute quoi avec ça ?! Qu'on la creuse à deux ?!... Faut que tu te tires, tu sais... Faut que tu foutes le camp avant que je te demande de rester... »

Le soir tombe et avec lui ta tête sur ma cuisse. Ta nuque est blanche et fine, presque féminine. Elle ne bouge pas lorsque ma main se pose doucement sur elle.

« Tu partiras quand tu voudras. »

« Oui. »



Il fait chaud cet après-midi. Autour de nous les immeubles dorment sur leurs deux persiennes closes et un chat se dore sur le banc d'à côté. La ville est comme anesthésiée sous son propre poids, arrêtée. Il

n'y a même pas un souffle d'air pour agiter les feuilles des arbres... Nos cheveux mouillés il y a une demi-heure à peine dans l'eau de la fontaine sont déjà secs et l'eau des bouteilles chaude.

Allongés sur le muret, mes muscles s'engourdissent de paresse et les tiens se diluent dans les échos de ton dernier *fix*... Tu luttas pour ne pas sombrer, pour ponctuer le silence de quelques mots, frôler ton absence... Tu es comme les écorces vides, présentes mais si fragiles. Il faudrait toujours te regarder sans jamais penser à te toucher de peur que tu t'effrites. Mais, si je ne te touche pas, qui un jour se souviendra ?

M'en voudras-tu si je te retiens ? Si j'essaie... Je pointe du doigt le fleuve en contrebas. « Et si on allait au bord de la mer nous aussi ?! »

Je saute en bas du mur, le chat lève la tête un instant, mollement intrigué, s'étire lentement et à quelques mètres va s'étendre de nouveau à l'ombre... C'est vrai que tu n'as jamais vu la mer. Je te l'ai racontée bien sûr, ses couleurs et ses parfums, mais c'est ton corps qui en a faim. Et puis il ne faut pas attendre une vie prochaine.

Tu grommelles un peu, peines à ouvrir les yeux... Tu sais que je ne te laisserai jamais vraiment lâcher les rênes, même là sous ce soleil, même si c'est presque doux, presque simple. Alors tu grommelles, oui, mais tu te lèves et me suis.

Nos dunes sont des jardins, des rues à traverser, des grillages à escalader. L'ombre des arbres n'a pas encore l'odeur des pins, mais un peu d'air s'y est fauflé et desserre l'étau de nos poumons. On suit sur un petit kilomètre les quais avant de trouver un coin de berge en pente douce.

On se laisse glisser, sans même enlever nos fringues, de l'eau jusqu'au menton. Légers après tout ce plomb. On est trop fatigués pour nager, on se contente de flotter gentiment, de sentir le fond vaseux remonter lentement autour de nous, chatouiller la peau nue de nos bras, comme une caresse. On plonge la tête sous l'eau. C'est presque doux, presque simple aussi de vivre...

Pour sécher, il suffit de nous allonger dans l'herbe, face au soleil. Ta bouche sur ma joue humide, sur mon cou, ton ventre collé à ma hanche... nos corps ont échappé à la chape. Tu oublies même un instant que tu ne sais plus bander. L'alcool, l'*héro*, les passes

t'ont pris jusqu'à l'érection finale. Je m'en aperçois lorsque ma main vient se poser au creux laissé entre tes cuisses, que tu retiens et sers fort mon poignet... Je souris, sans doute suis-je en train de penser aux amants qui me viendront plus tard, bien plus tard, fiers de leur protubérance. Je souris parce que ça n'a vraiment pas d'importance, tu es déjà fiché au fond de mes tripes.

Au creux de ton bras, à l'endroit où ta peau si sensible s'électrise aux moindres frôlements, je pose ma langue. Aux rides amères de la seringue glisse mes lèvres et lentement te baise à l'endroit de l'interdit.

Octobre

...Il pleure... Il voudrait aimer. Il ne peut pas aimer...

Fragment de *La Crosse en l'air*.

Cette nuit-là, il y a des étoiles dans le ciel, sur le mur d'en face, qui passe, échappé d'un toit, un chat. Et là, à quelques mètres de moi, il y a toi qui trembles, contre ton flanc serres ton bras. Ton odeur de mauvais gin et de sueur... Tu vas crever, c'est tout ce que tu sais encore articuler. Les seules syllabes que le rictus de ta bouche laisse passer. Il me semble que ça fait un bruit d'enfer, pourtant aucun volet ne s'ouvre, sous les portes aucune lumière. Toi-même tu es parti ne laissant à mes côtés que ton corps et ses ennemis.

Une voiture enfin s'arrête, le conducteur te fait signe d'approcher. Penché à la portière, je n'entends pas ce que tu es en train de lui dire. Il s'amuse. Je sais juste à tes ongles qui se plantent dans ton poignet que tu es sur le point de tomber. Lui regarde sa montre, réfléchit... tu le sens toi aussi qu'il va t'échapper. Alors ta main, à travers la vitre ouverte, va se poser sur son épaule, descendre sur sa poitrine... Ta bouche entrouverte, pas un cri ne sort de la mienne, tous les sons sont trop petits.

Cette nuit, sous le ciel et les étoiles, à côté du chat qui dort, il y a aussi tes deux mains posées à plat sur le capot de la voiture. Je les regarde qui glissent un peu, tes phalanges se contractent, on dirait deux petites serres de rapace. La droite se soulève un instant, paume grande ouverte, et retombe, mate et claire sur le capot. Le chat détale, les étoiles restent...

Dans cette nuit, nous sommes un de trop, mais c'est cet autre pourtant, derrière, qui s'octroie le dernier mot. Sa voix n'est pas plus belle que la tienne pourtant, elle est juste du côté des *vivants*. Avec, sur la banquette arrière, un siège enfant. Il m'a laissée te suivre, amusé à l'idée de ce spectateur-surprise. Tu as protesté au début, mais il a menacé d'aller voir

ailleurs alors tu as laissé faire sans regarder. Et il est là, à présent, une moitié de sexe à la main qui force tes reins. Tu essaies de te relever, poings fermés, mais sur ta nuque sa main pèse. Les étoiles, elles, s'indiffèrent, pour cinquante balles, il te baise.

Son corps penché sur toi paraît démesurément lourd et grand. Le tien ressemble à ces poupées qu'on éventre, avec leurs angles et leurs pliures étranges qui pendent autour du trou béant.

Ce n'est pas insupportable de vous regarder, rien n'empêche de vomir la bouche fermée, c'est terrifiant. Terrifiant de voir comme rien ne se fissure, tout reste en place. Terrifiant de penser à toutes ces nuits qui ont déjà existé, où j'ai dormi sans ne rien savoir, où tu as été seul sans personne pour voir. Alors cette nuit je regarde, à m'en faner l'iris, je regarde. Mes deux yeux, seulement deux, c'est si peu...

L'homme pousse des râles et des soupirs, ses mains relâchent un peu leur prise. Libéré, tu tournes la tête vers moi et sur le masque tordu de ton visage pousse un sourire. À chaque coup de reins, il vacille un peu, disparaît dans une grimace puis revient, comme pour me rassurer. Je m'en suis collé un aussi, auquel tu ne dois pas plus croire en réalité.

C'est un peu comme ces nuits où, entre paupière et rétine, l'insomnie perle. De cette langue de terre suspendue au sommeil, on peut entendre le silence gonfler et se taire. Enfler de la rumeur de ces vies dont on ne saura jamais rien : la voiture qui passe, le chien qui aboie au loin... De tous ces bruits anonymes qui à cet instant pourtant nous lient comme des étoiles au fond de l'abîme.

Nos sourires sont pareils, ils n'ont pas de forme, pas d'histoire, mais pourtant ils sont là eux aussi. On se pensait seul, on se retrouve deux, on se retrouve innombrable. C'était juste notre œil qui ne savait pas voir, qui s'attardait à la première ombre pour excuser tout son retard. Il n'est rien que le regard humain ne puisse soutenir, rien que sa lumière ait à envier aux prières.

La laideur est de notre seule infirmité, le dommage collatéral de nos yeux baissés.



On est assis juste à l'entrée du Monoprix. Deux heures déjà... Tu as bricolé une bouteille en plastique, posée juste à côté de toi, la seule concession que tu t'autorises, le seul compromis trouvé entre ta fierté et le besoin de bouffer. Il y a quelques centimes

au fond, c'est toi qui les y as mis. Tu appelles ça le « marketing de la tripe vide ». Surjouer la misère, donner un peu à voir, pour qu'ils se mettent à y croire aussi, aient envie de participer, ne pas se sentir trop distancés...

Deux heures déjà que les portes automatiques vont et viennent, valsent sur leurs rails silencieux et que nous, nous sommes là plantés comme deux piquets, moins vivants qu'elles. À chaque fois qu'elles s'ouvrent nous parvient un peu plus fort la musique du magasin, des niaiseries la plupart du temps. Des niaiseries, enfin, jusqu'à cette chanson que j'aime et dont je me mets à fredonner l'air. Tu la reconnais toi aussi et baragouines entre les dents ton anglais de contre façon...

Kiss me, please kiss me, c'est le refrain. Ta voix se fait plus forte. Dans le gobelet en plastique, un franc peut-être, tu te relèves d'un bond, ramasses le tout. *Kiss me, please kiss me...* il est temps, oui, de lever le camp. De vivre autrement que par terre. Au moins le temps d'une chanson.

Tu me prends par la main, on entre dans le magasin. Tu files comme un chat, slalomes vite, j'ai du mal à suivre... Le refrain à nouveau, à pleins poumons, le

bonheur te va bien... et au fond c'est peut-être ça le pire, les légitimités qui se referment. Et les raisons que l'on invente pour ne pas, contre le mur, se taper trop fort la tête. De dos ta silhouette est debout et bien droite.

Rayon biscuits... coup d'œil à droite, à gauche... tu rafles deux paquets et on détail. Nous n'avons pas le temps d'entendre la fin de la chanson, un vigile déjà nous galope aux talons...

Assis les pieds dans le vide, au soleil, ils sont bons les petits beurres de ce matin. Ils sont bons quand on a faim, quand on a couru à perdre haleine, pour rien, parce qu'on est juste en vie. Oui, ils sont bons parce qu'ils ont le goût de la vie qui n'en finit pas d'irriguer tes veines. Même en dessous de l'*héro* que tu draines, il y a tout ton corps qui résiste encore. Qui s'accroche, qui réclame lui aussi, plus fort que la mort.

Kiss me, please kiss me... Cette fois c'est moi qui le demande. Mordre à l'éclaircie de tes lèvres, là, maintenant. Vivre en resquilleur, sans jamais passer par la case bon payeur. La voir, la serrer, vite, sans droit de visite. Tes lèvres, parce que tout à l'heure elles trembleront sûrement quand il n'y aura plus assez de musique dans tes veines pour les faire danser, pour

faire semblant. Parce que tout à l'heure, une queue à la main, quelqu'un viendra les forcer et déchirer encore une fois demain. Parce que, tu ne le sais pas, mais à cet instant, le cœur affolé dans ma poitrine c'est de ta vie qu'il bat le trop plein.



Tu portes de ces espèces de rangers un peu défoncées qui fleurissaient fut un temps dans les bazars de surplus militaires. Elles coûtent trois fois rien et il faut dire qu'elles les valent bien. Celles que tu as choisies sont un peu trop grandes pour toi, mais, parce qu'elles montent haut sur tes mollets, parviennent, ô miracle, à te tenir aux pieds.

On n'a jamais vraiment su leur couleur, le cuir est usé depuis longtemps et laisse même voir par endroits la coque en fer toute cabossée. C'est un agglomérat de pluie et de poussière, une sorte de champ de bataille au dessus de tes orteils avec de petits morceaux de cuir hérissés en pique, des reflets de métal poli...

C'est qu'elles se veulent un peu méchantes, oui, avec leurs lacets rouges, mais comme ils ne sont jamais vraiment faits, il manque plusieurs œillets, elles ressemblent plutôt à deux cerbères bizarrement émasculés... Et puis, tu sembles toujours les avoir

enfilées à la va-vite, le jean pas très bien rebaisé, comme si au fond tu étais certain de ne faire que passer, et tout ça te donne une drôle de silhouette, à la fois agressive et cassée...

Parfois, par je ne sais quelle grâce, il arrive que la vérité d'un être, pourtant si complexe qu'il est impossible jamais de la saisir tout entière, se prenne soudain au fil tendu d'un détail, qu'elle s'y cristallise. La tienne s'est prise là, à traîner dans tes pas, et c'est frappant de te voir la porter comme ça, sans y faire cas... Moi j'en suis à chaque fois submergée d'amour et d'effroi.

Il y a sous une des semelles, la droite, une sorte de fer, rafistolage de fin de campagne. La nuit, quand les rues sont plus silencieuses, ton pas fait un drôle de petit bruit claudiquant et métallique. Il traîne alors dans ce quartier un vieux clodo qui t'a pris un peu en amitié. Il passe ses journées à collecter de-ci de-là des bouteilles pour les consignes, et ses nuits à les vider tranquille. Il est un peu fou, c'est normal, c'est ce qui reste toujours quand on a fini d'avoir mal. Souvent, malgré moi, j'égrène un rebours tragique : combien de jours, de mois avant que tu ne finisses tout aussi pathétique ?...

À demi couché sur son banc à cuver, il reconnaît ton pas de loin, il n'a même pas besoin de lever la tête : « Tiens voilà le passeur de nuit ! », c'est ainsi qu'il t'a surnommé... Ton fer sous le pied fait un bruit de clefs, dit-il. Dans son délire, mûri au mauvais rouge, il t'a rapiécé toute une histoire autour. S'il te croise ainsi presque toutes les nuits, marchant des heures, c'est que tu es à coup sûr une sorte de veilleur. Tu fais ta ronde et attends que le jour prenne le relais. Et ce bruit sous ton pied, c'est celui des clefs qui te servent à tout cadenasser... Il n'en finit plus alors de te remercier avant de, dans un dernier borborgme, sombrer.

Tu ne parviens jamais à lui faire dire ce qu'il y a de si important à protéger. Il hausse toujours l'épaule d'un air entendu, te répondant que tu le sais bien mieux que lui qui a toujours trop bu. Il trouve en tout cas que c'est un chouette métier que tu as, mais que celui qui t'emploie t'a un peu arnaqué. Lui, il n'aurait pas accepté... en tout cas pas avec ces chaussures toutes rapiécées.



Aux entrées des parfumeries, il y a toujours un vigile ne laissant pas rentrer les mômes comme toi, ceux qui

n'ont pas manucuré leurs doigts. Sous tes ongles, il y a du noir. C'est du tabac, de la terre, de la poussière, la crasse de la misère. Les toilettes faites en voleur dans les cafés n'empêchent pas tes ongles de pousser et, avec eux, cette ligne sombre. Et, tu peux les ronger autant que tu veux, la couleur revient, comme une seconde peau, une carapace. Cette couleur qui attend l'abandon pour empiéter toujours un peu plus loin sur ton corps. Ne plus être propre, ne plus avoir ce droit, c'est le cauchemar de tout homme.

Dans les petits supermarchés, par contre, tu peux entrer. Rayon « hygiène du corps », une étagère entière d'eau de Cologne. À l'abri des regards, tu débouches un flacon et verses au creux de ta main de cette eau couleur bleutée. Et tu frottes, tu frottes, à t'en arracher la peau qui, couverte de griffures et autres égratignures, te brûle et t'absout dans la même vapeur bon marché. Malgré cela, le noir ne s'en va pas vraiment, mais il est propre.

Et parce que rien jamais ne s'en va vraiment, avant de refermer le flacon, tu bois une grande rasade de cet alcool qui rend propre.

Novembre

... Ton sourire est aussi vrai que mes quatre vérités...

Fragment du *Cheval rouge*.

Il est un peu plus de vingt-deux heures, la nuit est tombée depuis longtemps et je devine plus que je ne vois ta silhouette se lever pour me rejoindre. Ce n'est pas vraiment ton habitude de venir ainsi à mon devant, surtout à cette heure où d'ordinaire tu commences à sombrer. Tu poses rapide tes lèvres sur les miennes et, me prenant par un bras, m'entraînes aussitôt dans une petite rue adjacente.

Tu marches vite, très vite, j'ai un peu de mal à suivre ton pas. À dire vrai, je suis inquiète, ce baiser pour me dire bonsoir, ta main sur mon bras qui me serre

fort... Sous le réverbère, il y a quelques minutes, je n'ai rien vu pourtant...

On arrive sur une petite place, celle juste en face de la prison, c'est là que tu t'arrêtes soudain. Il n'y a rien là. Rien si ce n'est les murs gris de la maison d'arrêt et un petit troquet de rien du tout. Je ne comprends pas et te le dis. Tu passes une main nerveuse dans mes cheveux. « Donne-moi deux minutes encore. Rien que deux minutes. Reste là. Reste. »

Tu files dans le petit café. À travers la porte vitrée, je te vois te pencher par-dessus le comptoir et discuter un petit moment avec celui que j'imagine être le patron. Je le vois faire une drôle de moue et toi t'énerver. Tu sors alors de la poche de ton jean un petit tas de billets que tu lui tends. L'autre fait toujours mine de tiquer un peu, mais finit par les empocher. Tu ressors aussitôt me chercher, « Viens, c'est bon... Pose pas de questions, je vais tout te dire. Mais on rentre d'abord, il fait froid. »

Dans le café, il n'y a que trois personnes, apparemment de vieux habitués qui nous regardent à peine, tout embués de fatigue et de bières. Le patron me grommelle une sorte de sourire et de la tête nous montre une porte au fond de la petite salle

« troisième à droite ». En montant l'escalier, je n'ose pas dire un mot. Tu es devant, me serres la main à m'en faire mal.

Arrivés sur le palier, tu me fais signe d'attendre encore une seconde. Tu mets du temps à farfouiller la serrure de la porte pour l'ouvrir, quand tu y parviens enfin, tu passes ta main et cherches à tâtons un interrupteur à l'intérieur. Puis tu jettes un coup d'œil... « c'est... ça ira oui ». Tu t'effaces pour me laisser passer.

Ça va, oui. C'est une petite chambre, un peu grise, un peu sommaire, mais je n'ai jamais mis les pieds dans un hôtel. Il y a dans un coin, un peu cachés par un rideau à fleurs, un lavabo minuscule et un bidet. Les mêmes fleurs défraîchies qui clignent de l'œil sur les murs. Il y a une odeur de renfermé qui pique un peu le nez... Tandis que je fais le tour du propriétaire tu refermes sur nous la porte à clef.

« Je lui ai demandé sa meilleure chambre, tu vois... » Je me retourne, tu es appuyé dos à la porte, sourire en coin, rouge aux joues. « Je l'ai vu il y a quelques semaines. Dans ton porte-monnaie. Ta carte d'identité... Et on est le huit... » Tu hausses les

épaules comme si tu avais soudain honte, secoues la tête, « euh... mais c'est pas pour ce que tu crois... »

Trois pas nous séparent, tu les fais sans me quitter des yeux. Tu prends mon visage entre tes mains. Je crois que je pleure, je sens en tout cas tes pouces glisser sous mes paupières. Je crois, mais je ne sais pas. On est le huit novembre, c'est vrai, c'est mon anniversaire. Je ne te l'ai pas dit pour ne pas regretter la fête que nous n'aurons pas. Et puis voilà cette chambre, nous voilà là... Il n'y aura pas de clients, il n'y aura pas de rues, il y aura un lit, une vraie vie... « Mais comment as-tu... »... Je repense à ces billets tout à l'heure sortis de ta poche... Beaucoup...

Ça éclate soudain dans ma rétine, se reflète dans la tienne un peu humide. Tes mains, ta bouche qui n'osent pas vraiment... Je suis en train de comprendre...

Combien, dis-moi ? Deux, trois, quatre passes ? Combien de plus pour ça ?... Je ne veux pas m'effondrer, tu sais, je veux juste te dire merci, mais il est trop lourd ce mot.

Dans ma bouche soudain, il se roule et se traîne, empâte ses voyelles, c'est un gros mot qui se crache et je n'y arrive pas. Je n'ai pas assez de souffle, je me

sens trop petite pour tout ça, pour tout ce que tu me donnes et que je ne pourrai jamais mâcher assez fort. J'ai encore des gencives d'enfant...

Tes mains glissent sur ma nuque, me serrent, fort. Ta bouche sur mon front. Je ne t'ai jamais vu pleurer et soudain je t'entends. Peut-être, ce soir, parce que tes mains sur ma nuque, tu sais que je ne relèverai pas la tête, que je ne verrai rien... Tu n'as jamais rien dit non plus et voilà que soudain quelque chose dans ta voix craque et se déverse. « Je sais pas dire les choses... L'argent, oui, c'est ce que tu sais... Mais on s'en fout, tu comprends, c'est pas grave... Je l'ai fait pour toi, pour moi... Je l'ai fait pour quelque chose de bien, tu comprends ? ...Ça change tout... Et puis, ils prennent rien tu sais, il me reste des choses... Et moi, moi je veux te les donner... Faut que tu me laisses te les donner... Personne y a touché, c'est... C'est presque rien, je sais... je sais que je pourrai même pas t'accompagner loin... mais n'y pense pas... Prends. Prends... » Ta bouche glisse à mon oreille « Laisse-moi te rendre heureuse, s'il te plaît... »



Un bout de savonnette sur le rebord du lavabo t'a permis de faire un brin de toilette. Voilà que tu sens

bon la lavande et que, tout fier, tu tends ton cou à quelques centimètres de mon nez, « je te plais ? » Du coin de l'œil, tu guettes mon sourire, sérieux et intimidé, je crois, sous l'apparente coquetterie amusée. Tu as juste repassé vite fait ton jean, et c'est vrai que soudain plus rien ne cache la maigreur de tes bras, le dessin effrayant de tes côtes, les traces brunes et violettes des ecchymoses et des balafres...

Je sais combien tu n'aimes pas ton corps, combien d'ordinaire il te faut de gorgées d'alcool pour donner à voir ce que tu prends tant de soin à planquer sous ton pull sans forme. Elle me fait un peu peur à moi aussi, tu sais, toute cette mécanique. Il me semble que jamais ma main ne saura la retenir, l'empêcher de nous haïr... Elle paraît pourtant si inoffensive là, peut-être est-ce nous qui compliquons tout à tort... Peut-être que cette nuit...

Alors, sourire, ce serait si peu dire...

Quand c'est mon tour de passer derrière le rideau à fleurs, tu vas à la fenêtre rouler une cigarette. Tu prends soin au passage d'éteindre le plafonnier qui, avec son jeu d'ombres, dessine les silhouettes trop volontiers. Je me suis souvent demandé d'où pouvaient

te venir tous ces gestes emplis de délicatesse... la grâce est un don inné.

Je renfile mon tee-shirt et nous nous couchons, dans le noir, sans échanger un mot ou presque, appliqués à ne pas trop nous frôler. Il y a quelque chose de si attendu soudain que nous voilà comme pris au collet, désireux de soulager l'autre, de desserrer d'un cran ce trop prévisible qui vole nos respirations. Désireux d'être plus à nous qu'aux circonstances. Notre drôle de résistance, faite de retenue et d'évitement, est notre premier geste d'amour et je crois que nous le savons...

Tu restes longtemps le nez enfoncé dans l'oreiller, à respirer à pleins poumons ce parfum de lessive bon marché. Le visage à moitié caché, je crois que tu souris. Moi, j'essaie de ne pas tourner la tête, de faire comme si de rien n'était, de quel droit te rappellerais-je la banalité d'un lit bien fait?... Nous mentir un peu, c'est aussi nous aimer.

Elles sont étranges ces minutes qui passent, il y a si peu de temps avant que le jour se lève... S'autoriser dans ce sursis à ne rien faire, ne rien dire, est peut-être notre plus grande victoire sur la nuit.

Sans faire exprès, je te donne un coup de genou sur la cuisse, le geste est banal, mais mes excuses, elles, s'emballent soudain dans notre silence, comiques et disproportionnées, tu surenchéris... Un fou rire irrésistible nous prend. De ceux dont on se travestit dans l'espoir de voir se fendre les masques. Je ris tant et tant que tu es obligé, entre deux hoquets, de me supplier de me taire, tu as promis au patron que nous serions discrets. À bout d'arguments, tu viens t'asseoir à califourchon sur mon ventre et poses ta main sur ma bouche.

Cette nouvelle proximité nous surprend un instant. Elle est presque violente dans sa façon de nous prendre. Je sais, sans comprendre encore, et à ton regard qui soudain change, je devine, que la même évidence te serre tout aussi fort. Sous ta main, mes mots se forment, tes doigts s'écartent imperceptiblement, et puis..., et puis les mots me paraissent si petits, l'envie de dire si grande que je ne parviens qu'à rire de nouveau, plus fort encore, presque soulagée.

Tu farfouilles dans la poche arrière de ton jean, attrapes un préservatif que tu balances sur le lit, pars toi aussi dans un grand éclat de rire : « Bon, tu connais le prix de mon cul, j'suis désolé ! »

Je ne sais pas très bien pourquoi je te gifle si durement, il me semble que tu le comprends bien mieux que moi. Tu la reçois sans dire un mot, sans bouger. Ta silhouette se découpe en contre-jour de la fenêtre, tu me regardes. Je veux repousser ta main qui me bâillonne encore, mais tu la plaques plus fort sur ma bouche. Tu prends la mienne et la poses sur ton visage.

Tes yeux, ton nez, ta bouche à ton tour... Je ferme fort les yeux comme on serre les poings pour ne rien perdre. Tes lèvres sont entrouvertes, brûlantes et mouillées, posées juste là dans ma paume. Elles sont là, muettes, et n'arrêtent pourtant plus de me parler. Guidée par la tienne, ma main te découvre lentement... Du bout de la voix, tu m'avoues ce que je sais déjà... « C'est la première fois qu'on me touche, qu'on me voit comme ça, tu sais... » Oh ! Bien sûr que je sais...

Sur ton ventre, la boucle froide de ta ceinture. Tu serres le bout de mes doigts et la défais sans me lâcher. Nos gestes sont timides, ils ont notre âge et autant d'années à rattraper.

...Je me lève et t'allonge doucement à côté de moi. Je finis de te déshabiller, retire également mes derniers

vêtements. Mes mains après les leurs, je ne sais pas comment faire. Les tiennes n'osent pas non plus... Et puis soudain tu te redresses comme un diable hors de sa boîte, me tires violemment la tête en arrière. Ton sexe qui bande enfin dans ta main, tu prends ma bouche, l'enfonces loin dans ma gorge, me fais mal...

On ne les rattrapera pas ces années. Voilà donc ce qu'ils t'ont fait... Je mets du temps à les reconnaître ces gestes, mais ce sont les leurs, oui, qui, nuit après nuit, se sont imprimés et tu les répètes car ce sont les seuls que tu connais...

À genoux sur le lit, tu perds un moment l'équilibre et, te rattrapant au mur, ta main appuie sur l'interrupteur. La lumière te les montre soudain, à toi aussi, ces gestes qui ne sont pas nôtres. Tes doigts se referment sur les cheveux que tu m'as arrachés et tes lèvres sur un pardon que je fais semblant de ne pas écouter. Je me serre contre toi, répète « ce n'est pas grave », maladroite... Je caresse tes joues, tes cheveux, ton cou, souris, ris un peu... Je ne veux pas que ce soit grave. Mais ton « lâche-moi » éclate et me laisse tomber sur le bord du lit. Tu ramasses ton jean, te précipites sur la porte, j'entends juste ton poing frapper sur le mur du palier.



C'est une drôle de chose à manipuler l'échec. C'est comme buter sur une syllabe et se rendre soudain compte que c'est la phrase tout entière qui n'a jamais été valable. Cette nuit-là, ton sexe butant contre mon palais c'est ton bégaiement, la rature invalidant la page.

Il nous faut beaucoup de silence pour l'arracher sans trop mordre la marge. Derrière la porte claquée, tu restes un long moment. Celui de t'entendre allumer plusieurs cigarettes, marcher de long en large sur le mètre cinquante à peine du palier... La main sur la poignée, vingt fois je veux la tourner. Vingt fois je vois le chemin à faire et lâchement me résigne. Résigne à ne pas avoir la réponse toute faite, à peut-être ne jamais la trouver.

Au bout d'une énorme demi-heure, c'est toi qui la rouvres. Assise sur le lit je veux me lever, mais tu me fais signe de ne pas bouger. Tu te plantes face à moi, raide comme un piquet, et d'un trait me déballes tout. Sans prendre le temps de respirer. Tu me dis ta honte et ta peine. Tu me parles de mes demains, de ces autres qui sauront me toucher, qui sauront me dire sans trébucher. Tu me dis presque au revoir, en

prenant un peu d'avance, sans drame et sans larmes... Et puis tu me demandes si je veux bien t'accompagner. Il y a un là-bas où personne ne peut aller, mais où, parce qu'il n'y a pas de promesse à tenir, tu peux prendre ma main sans trembler. Je te fais signe que oui de la tête, sans trop vraiment comprendre d'où il retourne.

Tu sors alors la petite boîte métallique qui ne te quitte jamais et la pose sur mes genoux. À l'intérieur, il y a tout ton matériel pour te piquer. Tu prépares toi-même le petit mélange dans la cuillère, remplis la seringue... Tu t'agenouilles entre mes cuisses, me tends ta ceinture, m'offres ton bras. Sur ta peau nue, le cuir a du mal à glisser, mille fois je te pince avec mes gestes gauches et maladroits. Tu ne bouges pourtant pas, pas même un mouvement d'impatience. Tu ne me lâches pas une seconde du regard. « Serre-moi plus fort. » En disant cela, ta main sur la mienne, tu nous fais tirer d'un coup sec sur la lanière, le garrot est enfin bien posé. Je souris un instant, presque fière, terrible seconde de lucidité criminelle. Je ne te pique pas moi-même, j'en suis bien incapable. Mes muscles eux-mêmes ne sauraient pas franchir ce pas-là.

« Regarde-moi. C'est toi qui vas la faire passer... Je vais te dire... Tu vois, je mets ma main juste là, sur la tienne, tu n'as qu'à me suivre... » Lentement ta main appuie sur la mienne, vidant à mesure la seringue. Un instant ton regard lutte pour rester accroché, jusqu'à cette seconde où, côté pile, il se renverse, crispant sur ma cuisse ton autre main glacée. Doucement je retire l'aiguille, pose tout ça loin et glisse par terre moi aussi. À l'oreille tu me parles avec des mots que je ne connais pas. Des mots comme des volutes, qui naissent et s'évanouissent, tourbillonnent dans l'air et s'émerveillent, puis retombent et se taisent presque de concert. Tu es si fatigué soudain, il te coûte, je le sens, d'articuler chaque lettre, tu ne cesses pourtant de me raconter ton autre côté. Puis, on s'allonge sur le lit et nous ne parlons plus.

Je ne sais pas qui de l'un est dans les bras de l'autre. Je crois que nous n'avons plus besoin de ces corps-là pour nous toucher. Sommes-nous vaincus ou vainqueurs ?...

Vivants, c'est peut-être suffisant...

Décembre

*...Il grince doucement des dents
car le monde se paye sa tête...*

Fragment de *La Grasse matinée*.

Ce ne sont pas toujours des porcs qui arrêtent leur voiture le long des trottoirs. Certains ont même un peu honte d'y faire monter un gosse, alors ils se font plus gentils que les autres, sourient un peu plus fort. Dans leurs poches, il y a toujours un tube de lubrifiant et assez de familiarité polie dans leur voix pour se croire presque entre *bons amis*. C'est sans doute eux les pires, parce qu'humains, on ne peut même pas les haïr. Parmi eux, il y a celui du mercredi.

Une nuit, parce qu'il pleuvait des cordes, tu as croché la serrure d'une de ces petites cabanes qui fleurissent dans les jardins ouvriers. Tu t'y es endormi, un peu trop, et le propriétaire t'y a découvert au matin.

Il t'a sermonné un long moment puis a décidé ne pas prévenir la police. Il t'a au contraire dit de revenir la semaine d'après, le mercredi, un peu après minuit. Il t'a dit que tu trouverais bien sans doute de quoi le « dédommager »...

Ça fait plusieurs mois déjà que le rendez-vous hebdomadaire existe lorsque tu m'y amènes pour la première fois. Toujours de nuit, être le plus discret possible est sa devise. « Ils ne comprendraient pas nos petits secrets », dit-il, en se soulignant d'un froncement comique du nez. C'est comique en effet comme petit secret, et il s'en est tant et tant persuadé que son rire même n'a rien de forcé. Sa voiture est déjà là lorsque nous arrivons.

Tu me demandes de t'attendre là, sur le banc collé à la cabane, tu n'en as pas pour longtemps, une demi-heure à tout casser. Tu ne m'embrasses pas, ne me touches pas, tu essayes de cligner de l'œil, l'air détaché, mais tout le monde n'arrive pas à composer

de soi, en tout cas, pour toi, ce ne sera pas encore cette fois. Tu entres, refermes la porte et je fais glisser les écouteurs sur mes oreilles. Je mettrais bien le feu à ces bouts de planches, mais ça ne serait qu'un mercredi de rayé. On ne se révolutionne pas dans les impasses, on manque de place...

C'est lui qui rouvre la porte une demi-heure après environ, comme annoncé. Tu l'as prévenu la semaine précédente que je serai là et c'est grand sourire qu'il me serre la main et s'excuse pour l'attente. Il me semble vieux, il a une soixantaine d'années peut-être. Il n'est pas vraiment laid, je le regrette presque. Il s'efface pour me laisser entrer.

Le mobilier est sommaire, quelques pelles et râtaux accrochés sagement au mur, une table de camping dépliée et, au fond, mal éclairée par le chandelier allumé, une autre petite pièce. J'y distingue avec peine une sorte de lit en fer, de ceux que l'on plie et déplie. Je t'y entends aussi, mais sans doute es-tu juste derrière la porte entrouverte, car je ne peux te voir. Il ne te paye pas en liquide, je le sais, mais en *héro*, trois petits sachets dont un que tu prends aussitôt l'affaire terminée. Le premier est donc pour te régler, le deuxième parce qu'il t'aime bien, le troi-

sième pour que tu lui sois fidèle au moins jusqu'au lendemain. C'est pour cela que tu y vas chaque semaine, pour cette drôle de générosité. Et puis un peu aussi parce que, même si c'est toujours l'enfer, celui-là est familier. Lui au moins connaît ton prénom.

Il y a quelques secondes pénibles où, lui et moi debout, n'avons rien à nous dire, on écoute juste rouler la pierre de ton briquet. Pour rompre le silence, il me propose de m'asseoir et se dit ravi de nous avoir tous deux à dîner. Il sort du sac posé sur la table tout un attirail de pique-nique : bouteilles, verres et assiettes, gamelle au ventre rebondi... Il est fier de lui, « salade de pâtes », annonce-t-il, sa recette la plus aboutie. Chaque semaine il partage ainsi avec toi son dîner et s'applique. Il met la table, remplit copieusement nos assiettes et nos verres de chianti.

Il t'appelle pour que tu nous rejoignes, mais tu ne réponds pas. Il ouvre la porte en grand, face au mur tu es en train de renfiler ton jean. « Allons voyons pas de chichi, fais comme d'habitude, ton amie ne va pas se choquer pour si peu ! » Il rit et te fait signe de reposer ton jean. En une phrase, il vient de planter profond sa banderille. Ma main est posée sur le banc,

en t'asseyant ta fesse nue la frôle et je la retire d'un geste un peu trop vif. Je la repose sur ta cuisse, tu tournes la tête vers moi, regard côté pile, j'enfonce mes doigts pour te faire un peu revenir.

Debout face à nous, son verre à la main, le pantalon encore visiblement gonflé, il te regarde, te détaille, l'œil satisfait. « Il est beau n'est-ce pas ?... Tu as de la chance. Profites-en bien. » Coudes sur la table, tu cales ton visage entre tes mains pour ne pas trop piquer du nez, je crois que tu n'entends rien. Moi je ne sais plus à quelle réalité me raccrocher. C'est un gentil papi un peu, beaucoup, amoureux de toi ? Un vieux pervers qui prend son pied à te voir à poil et humilié ?... Sans doute un peu des deux.

« Mais allez ! Mangeons, mangeons... on meurt de faim ! » Le repas se passe sans heurt. Surréaliste. Il parle, beaucoup. De son fils parti à Paris et qu'il voit trop peu à son goût. De sa petite fille qui a quatorze ans comme nous et est le soleil de sa vie. Elle est au conservatoire où elle fait merveille, paraît-il, elle est pianiste. Elle rêve de devenir grande concertiste. Il parle de l'importance des rêves que l'on fait à cet âge, personnellement il ne cesse de l'encourager : « il faut savoir forcer sa destinée »... Tout en parlant, il veille

à notre bien-être, remplit nos verres vides et, une fois encore, nos assiettes. J'ai dans la bouche une bouillie infâme que je ne parviens pas à cracher.

Il tend son bras pour attraper son paquet de cigarettes et en profite pour te tapoter tendrement la joue, « ah ! je t'aime bien toi aussi... mon petit péché »... Gêné tu ne réponds rien, esquisse un sourire mécanique. Je m'en veux de n'avoir à cet instant aucune guerre à faire éclater.

Je sens ton regard guettant la moindre expression de mon visage, la moindre moue de dégoût ou de pitié, même fugace. Il n'y a parfois personne d'autre à détester que soi et tu es en train de le faire à côté de moi... Tu finis ton assiette, vides ton verre d'un trait et te lèves pour aller t'habiller. L'espace d'un instant tu hésites à fermer la porte sur toi, mais te résignes, cette fois tu n'as pas à guetter ma honte, la tienne suffit.

Lui a cessé de parler, il se retourne un peu pour te regarder, il a glissé sa main droite sous la table. C'est vrai que tu es sublime dans cette demi-pénombre, éclairé par la flamme des bougies. Je crois qu'à travers le tissu il se branle une dernière fois.

Il nous laisse partir les premiers, il va faire un brin de ménage de son côté avant de rentrer. Il nous aurait bien ramenés en ville, mais « on ne sait jamais, il faut rester discret ». Tu sors sans lui dire un mot, il semblerait que ce soit ton habitude, je veux lui tendre la main pour prendre congé, mais il se penche sur moi et fait claquer deux bises sur mes joues. Il me fait promettre d'être prudents pour rentrer, cette route est dangereuse la nuit, « les piétons si mal éclairés ». Si je veux revenir moi aussi mercredi, ce sera bien volontiers.

Tu es déjà sur le petit sentier qui remonte quand je te rejoins. Le bout incandescent de ta cigarette est le seul point de repère dans l'obscurité.

— J'y reviendrai pas.

— Je ne te demande rien

— Je sais... je te réponds quand même...

Le mercredi qui suit, il y aura rôti froid au dîner et, rien que pour moi, au dessert, un fraisier.



Te souviendras-tu encore longtemps des aubes que nous réveillons au bout des nuits blanches ?

Dans le parc accroché au flanc des remparts, on monte à l'arbre. Il n'y a pas de cabane pourtant on fait semblant d'être les Indiens de notre histoire. Les cow-boys de la nuit ont cadenassé nos paupières, mais on trouve toujours un cil assez fin pour crocheter la lumière.

Alors elle arrive, d'abord pâle et effacée, comme un bourgeon à la branche la plus éloignée. Elle glisse sur ta peau des reflets de nacre, des reflets qui enfin te ressemblent. Puis elle monte, lentement, sans vraiment de promesse, juste cette incroyable constance, cette fidélité sans faiblesse.

Elle ne nous demande pas ce que nous avons fait ou à dire, il n'y a pas de passe-droit à lui fournir. On peut sortir du caniveau ou d'un lit qui sent le propre, elle s'en fiche de nos décors. Elle monte et c'est à nous de descendre au fond de nos ventres, à nous de tirer nos sorts. On peut décider de ne pas être encore mort. Sous nos peaux esquintées, sentir les muscles qui nous tiennent éveillés, sous nos vies étranglées tout l'air qui reste à respirer...

Et dans tes yeux sentir la place qui reste encore. La place qu'il te reste pour voir et nous aimer.



Ils nous suivent déjà depuis quelques rues, je crois, à distance raisonnable cela dit, ce n'est sans doute pas pour nous. De toute façon, le pire est derrière forcément. Forcément puisque la nuit s'achève. Rue du Chat, dans les toilettes, tu vas anesthésier un peu ton corps, refermer sa mémoire... alors ces types derrière nous...

Ils nous rattrapent pourtant. Ils sont trois, bien plus vieux que nous, ils puent l'alcool et l'ennui. L'un d'eux me colle au mur et m'empêche de bouger. Les deux autres te tournent autour, te bousculent, les insultes faciles ne sont pas longues à venir. Tu n'y réponds pas, un œil sur moi. Entre leurs bras ton corps va et vient d'abord lentement, un coup d'épaule à droite, à gauche, peut-être veulent-ils seulement te faire danser, comme un soleil craché... peut-être que si tu ne dis rien, oui, ils vont se lasser...

Sur ma joue, je sens son haleine chaude, sa bouche à quelques centimètres de la mienne. J'essaie de me dégager un peu, mais il me prend par la nuque, ma tête tape contre le mur. Tu veux me défendre, mais tu ne peux pas. L'un d'eux te rattrape par les cheveux, tire ta tête en arrière, l'autre enfonce ses doigts dans ta gorge et t'ordonne de sucer. Ils rient fort, surexcités.

La nausée emplit ta bouche, le haut-le-cœur un instant te fait t'effondrer sur toi... puis le mec aux grands doigts pousse un cri quand tu le mords d'un coup sec. Son poing vient éclater ta pommette, ton sourire a un goût de défaite. Un grand coup de pied dans la porte des toilettes et ils te jettent à l'intérieur avant de refermer la porte sur vous...

Serrée de près, la joue contre le mur, je ne peux rien faire, je peux juste écouter. À l'intérieur, entendre des bruits de lutte, des coups... un corps qui tombe sur le carrelage. Puis le silence. Quelques instants.

Ils ressortent tous les deux avec, sur leur visage, ton sourire en transfert. Grands doigts s'approche de moi, caresse mes cheveux, il a du sang sur la main... Il ne danse plus le soleil et moi, moi je me fais pipi dessus. « Mais quelle dégueulasse ! Venez on se tire, ça pue ici. » Ils me poussent par terre et remontent la rue sans se presser, leurs grands rires mettent du temps à mourir...

Le corps sur le carrelage, c'est le tien. Ils ont tapé fort, ton visage est en sang et ton corps en vrac. Quand je t'aide à te relever, l'odeur me saute au nez. Tes cheveux en sont trempés. Tu me le confirmes dans un rire nerveux, ils t'ont tous deux pissé dessus... Mais

ce n'est pas grave, répètes-tu, tu t'inquiètes pour moi. Lorsque tu vois la tache humide entre mes cuisses, maladroit et nerveux, tu retires mon jean me demandant pardon. Tu boites et peines à te traîner jusqu'au lavabo. Tu ne penses même pas à te regarder dans la glace. Tu enlèves en grimaçant ton pull, ton tee-shirt que tu mouilles sous le robinet d'eau. Incapable de rester plus longtemps debout, tu reviens à quatre pattes vers moi, tee-shirt en boule dans ta main tu m'essuies et me laves, effaces toutes les traces. Sur ma peau tes mains sont douces et légères.

Janvier

*...Ils feront beaucoup de choses avec le soleil,
et même ils changeront l'hiver en printemps...*

Fragment du *Paysage changeur*.

Tu es en train de te rouler une clope, je tombe de fatigue, je m'accroche à tes gestes pour ne pas sombrer... à tes mots, à ton corps. Tu t'es battu il y a quelques jours. Je ne sais plus à quel propos, la rue n'en a pas toujours besoin de toute façon. Il y a sur ton bras nu une longue estafilade rouge, encore boursofflée...

Je me demande comment tu peux ainsi tenir, avec à peine quelques heures de sommeil par jour. Tu me réponds « mais je passe ma vie à dormir ! Quand je

fais la manche, quand je me défonce... quand ils me défoncent. J'ai même pas à fermer les yeux, juste à pas être concerné... C'est facile »

...juste à pas être concerné... Je me demande où est planquée ton âme. Qui au-dessus ou en dessous de toi a construit ce dédale... Et ton corps ?... Ton corps, qui l'entend encore sous l'anesthésie que tu généralises ? Il suffirait de ne pas écouter pour le faire taire ?... Et même, même si c'était vrai, où vont ses silences...

Ta langue glisse sur le papier cigarette, tes lèvres dansent... « C'est quand je les ferme que je me réveille... mais je me supporte pas. J'suis trop laid quand y a plus que moi à voir... quand y a plus d'excuses à tout ça »... Ta main trace un grand arc dans le ciel, comme un sourire, puis se pose sur ma joue, « dors un peu toi, tu as mauvaise mine. »

Je pense à ce lit que nous ne partagerons pas encore ce soir. Entre des draps frais trouverais-tu un peu de sommeil ?...

Les réverbères sur le trottoir brillent comme des veilleuses oubliées. La tête posée sur le bois dur du banc, on attend je ne sais quel signe... Ne pas fermer les yeux tout de suite. Espérer n'importe quel

changement. Se dire que tout ceci au fond n'est pas vraiment possible. Aux chien et loup du supportable, se penser encore capable de croire. Croire à ce lit, quelque part. À cette place. Et au final, sur ce banc, se tourner à gauche, à droite, trouver la position la plus adéquate, les bras pliés sous la joue, se rendre...

Se rendre à l'évidence, se rendre à son enfer, se rendre à sa vie. Parce qu'ici, attendre l'éclaircie c'est mourir. Parce qu'ici, il faut d'abord mourir pour oser vivre.



Il y a un café sur cette petite place, mais tu ne m'y attends pas. Tu es assis dans la cabine téléphonique, les genoux sous le menton. Tu ne m'as pas entendu arriver, je crois. Tu es trempé, je ne vois que ton profil. Tu as de longs cils et sur l'un d'eux encore accrochée une goutte de pluie. La même que celles qui s'égrènent en chapelet de tes cheveux.

Tu tournes la tête, un clignement de paupières, la goutte a disparu, tu me souris.

J'ai de quoi aller prendre deux cafés, nous serons au chaud, il y a juste à retraverser la place. Et puis j'ai mon parapluie. La salle du rez-de-chaussée semble bondée, mais j'ai repéré une petite table en passant

devant. Tu m'écoutes, regardes dans la direction du bar...

Ton pull, trois fois trop grand pour toi, te tombe jusqu'aux genoux et te colle aux os. Il a des trous à la base des manches dans lesquels tu as glissé tes pouces, je ne vois que le bout de tes phalanges rougies de froid. Et ton omoplate droite saillante sous la laine, la tension de tes muscles sous la veine bleutée de ton cou, la fine mèche de cheveux collée sur ta mâchoire un peu crispée, tes narines fines qui palpitent... Je n'en finis plus de te regarder. Mon œil est trop petit pour te serrer comme il voudrait.

« Tu m'aimes ?... Alors viens. Viens. » Tu prends mon parapluie, l'enfonces dans la poubelle et prends ma main pour m'aider à enjamber le muret qui nous sépare du petit parc qui, à cet endroit, descend entre pelouse et pierres glissantes.

« Ils sont tous rentrés, mais pas nous. Sens ! Sens comme ta peau brûle, comme elle a soif ! Et c'est la même eau. La même eau... » Tu nous plantes au milieu de la descente, t'allonges dans l'herbe détrempée et me fais me coucher sur toi. Calée entre tes cuisses, la tête sur ta poitrine, le ciel est presque blanc à force d'être gris, la lumière m'aveugle, je ferme les yeux. Tes

doigts décollent doucement les cheveux égarés sur mon visage, tu m'offres à la pluie...

« La même eau qui nous trempe... C'est notre cadeau. » Ta main s'est posée sur mon front glacé et brûlant... L'odeur de la terre se mêle à celle de la laine. Les gouttes s'accrochent aux mailles de ton pull sans les pénétrer vraiment, laissant piquées une infinité de petites perles translucides. J'aime y passer ma main, la pluie figée glisse sur ma paume et je n'ai plus qu'à poser la tête contre ta poitrine, joue humide, et respirer ce parfum de laine froide se tiédissant lentement au contact de nos deux peaux. Ce parfum simple, si simple, qui n'existe que parce que ton corps existe, devient mon royaume. Celui où je n'ai plus peur de rien, celui où je me sens bien.

Nous n'avons rien c'est vrai, rien que tout le reste.



Longtemps tu as eu pour seul compagnon un rat. Un petit rat, tout noir. C'est un éleveur de serpents qui te l'a offert. Il t'a pris en stop un jour et hébergé pour une nuit. Il l'a passée à te parler de cette passion, vidant au passage un bon paquet de bières bon marché, et toi à regarder fasciné la grande cage où vivaient des dizaines et dizaines de petits rongeurs,

garde-manger vivant des huit boas qui somnolaient. Au matin, il t'a déposé devant la gare la plus proche et a glissé dans ta main cette petite boule noire et douce : « en voilà un qui ne finira pas dans le ventre de mes bébés. »

C'est, je crois, le rat le plus trouillard du monde, il ne sort en effet presque jamais, tapi dans ton odeur, il fait le mort. Par une anomalie génétique sûrement, il n'a quasiment pas grandi et ne possède pas de queue. Ou plutôt sa queue est atrophiée et ne se résume qu'à une sorte de minuscule crochet. Cette particularité explique sans doute sa maladresse et sa timidité. Dès que tu le poses sur le sol, il fait quelques pas chancelants, hume l'air autour de lui et fait demi-tour pour, le long de ta jambe ou de ton bras, remonter bien vite. Il passe ainsi ses journées à dormir en boule contre toi. Lorsqu'il a soif, il sort de sa cachette et sur ton épaule, juché sur ses deux minuscules pattes arrière, il vient gratter à tes lèvres. Il te suffit alors de les humecter d'un peu de salive qu'il lape doucement, yeux fermés. Le même scénario se répète lorsqu'il veut manger. Il refuse toute nourriture donnée à la main, il faut que tu mâches d'abord sa portion, minuscule portion, et que tu lui donnes ainsi encore, de bouche à museau.

Cette fidélité animale, obstinée et têtue, simple et évidente, m'impressionne. Et même la nuit, lors de tes passes, il est encore là, discret et invisible. Tu le glisses dans une de tes chaussures, les rangers trop grands, et il reste blotti contre ta cheville, ne ressortant que lorsqu'enfin tu es seul. Ou avec moi. Il vient alors se nicher dans ton cou, se frotter, câlin comme un chien, comme s'il savait tout le besoin d'amour qui est tien. Et vous restez ainsi à vous cajoler de longs moments, ton nez respirant son parfum tiède de peluche.

Justement, il y déjà eu quatre passes cette nuit-là. Tu reviens de la dernière en vociférant des injures à l'attention des deux types dont la voiture tourne déjà au feu en bas du virage. « Ils m'ont rien filé ces fils de pute ! Putain ! Ils m'ont baisé !... » Tu craches sans arrêt par terre, et dans tes cheveux brille une giclée encore fraîche de sperme. C'est ce moment-là que choisit le rat pour, comme à son habitude, remonter tranquillement le long de ta jambe. Il vient se poster sur ton épaule, les deux pattes sur ta joue. D'un revers de la main, tu le repousses un peu vivement. Il manque de dégringoler dans ton dos, mais se raccroche *in extremis* aux mailles de ton pull. J'essaie de le prendre et de le faire passer sur moi, mais,

confiant et fidèle comme toujours, il se faufile et revient gratter près de ta bouche. Ton geste est rapide et violent cette fois. En une fraction de seconde, tu le prends sous le ventre et l'envoies voler dans les airs, devant toi, haut, très haut, lui hurlant de te foutre la paix. Il retombe quelques mètres plus loin dans un bruit mat et sourd.

Je n'ai jamais su vraiment ce qu'était la détresse humaine. Jamais su avant de voir ton visage à cette minute. Pour la première fois peut-être depuis que je te connais, tu as un visage d'enfant, le vrai, le tien. Un enfant qui pleure.

Je m'avance pour le prendre dans mes mains, mais tu te mets à hurler, te précipitant ventre à terre tout près de lui, incapable pourtant de le toucher. Lui couine doucement, le cou péniblement tendu vers toi. Les mains sur la tête, tu t'arraches des poignées entières de cheveux, répétant « mais qu'est-ce que j'ai fait putain, qu'est-ce que j'ai fait »...

C'est comme un cauchemar à petit budget : juste un rat, minuscule, un bout de trottoir... Même là tu n'as pas les moyens du mieux, il faut faire avec rien.

« Faut que je fasse quelque chose hein ?... Il souffre trop... je peux pas le laisser comme ça. » J'acquiesce,

sans trouver autre chose à dire. Tu le prends alors dans tes mains, deux doigts autour de son cou, et tu te mets à serrer. Serrer en regardant loin devant toi. Son petit corps gigote un moment dans ta main puis plus rien. Sur ton visage non plus, il n'y a plus rien.

L'enfant ne reviendra plus lui non plus.

Février

*...Dans la rue passe un vivant
avec tout son sang dedans...*

Fragment de *Chanson dans le sang*.

Le papi-client du mercredi parti pour quelques semaines chez son fils, ça a été facile de crocheter la serrure de la petite cabane au bout du jardin. Pendant quelques jours on y fait de fréquents allers-retours afin de tout préparer. Il te faut à manger, à boire, des cachets pour les maux de ventre, les nausées, quelques plaquettes de tranquillisants, un peu d'herbe... On a déniché des couvertures aussi, un stock impressionnant de bougies et de quoi improviser, dans la minuscule pièce du fond, des toilettes de fortune... J'ai ajouté à la liste une dizaine de livres, mon

baladeur et quelques cassettes : la traversée risque d'être longue et on le sait.

Quand tout est enfin prêt, on va faire un dernier petit tour en ville. On s'arrête dans un café, aux toilettes tu prends la dernière dose qu'il te reste. Notre table est de celles qui bordent la grande baie vitrée. La nuit tombe encore vite en février, les lumières de la rue illuminent déjà nos reflets. Tu pourrais me promettre mille choses à cette table, mais tu ne fais rien, si ce n'est jouer avec l'anneau glissé à ton pouce. C'est un bijou de pacotille que j'ai acheté quelques francs sur un marché. Il laisse sur ta peau une marque verte, presque indélébile, car tu ne le retires jamais. Il n'a aucune valeur, mais il porte les marques de tes dents. Celles que tu laisses la nuit quand tu ne veux pas qu'ils t'entendent et que tu mords dedans.

On termine nos cafés et tu en recommandes deux autres dont on n'a aucune envie. C'est difficile de se dire au revoir. Mais tu me l'as fait jurer, je ne dois pas t'accompagner. « Ça va pas être joli » souffles-tu entre tes dents, « je voudrais que ce soit déjà passé... » Mâchoire crispée, tu transpires la peur et, impuissante déjà, je suis sur le bord du chemin à te regarder t'éloigner. « ...et puis, si tu es dehors, j'aurais une

raison de sortir. Faut pas qu'on se perde ensemble, faut qu'on se retrouve... Après... Dehors... Si tu craques pas, je craque pas. » Tu poses sur la table le gros cadenas et sa clef et les fais glisser jusque sous ma main. « Tu me boucles et tu attends... Trois jours... Trois jours oui et ça devrait être bon... »

Ton sourire au moment de refermer la porte sur toi, il est trop grand pour ne pas se briser. Assis sur le petit lit en fer, tu parais si fragile, les heures à venir si disproportionnées... Et pourtant, un seul instant, doutons-nous?... Deux tours de clef dans la serrure du cadenas. Je m'assure que la porte est bien fermée, et voilà...

Je laisse passer cette nuit, accrochée de toutes mes forces à la promesse faite. Aux premières heures du matin, je lui lâche pourtant la main et retourne à la cabane. L'oreille collée à la porte j'entends un drôle de râle, puis ce bruit sale de quelqu'un qui vomit. Longtemps. Puis un silence... Et comme un léger frottement sur le sol. La porte tremble lorsque tu viens t'asseoir, dos à elle...

— C'est toi ?

— ...oui

— ... c'est trop dur... je peux pas...

— ...

La porte tremble à nouveau, sans doute t'es-tu mis à genoux, la joue contre elle, ta voix se fait plus forte.

— Et si tu allais m'en chercher un tout petit peu ?... juste de quoi calmer... juste une toute petite là ce matin, ça m'aidera à tenir le coup... ça va pas tout foutre en l'air...

— ...

— T'es là ?

— ...

— Merde ! mais réponds-moi !... me laisse pas comme ça... je t'en prie... Putain ! mais je suis pas un chien... je veux pas crever dans ce trou... s'te plaît...

Tes poings martèlent la porte, tu hurles, supplies, pleures pendant de longues minutes encore... Je laisse la porte gémir sous tes coups, espérant juste que tu ne te souviendras jamais de rien. Puis une nouvelle crise te fait taire, rouler par terre et te vider une fois encore sur le plancher.

La clef serrée au creux de la main, je ne défais pas le cadenas ce matin-là. J'attends. Attends le quatrième matin. Il n'y a plus un bruit lorsque je me décide enfin. Elle est terrible l'odeur qui, me prenant à la gorge en ouvrant la porte, me soulève le cœur. Nos toilettes improvisées n'ont servi à rien...

Toi, allongé par terre, tu es assoupi. C'est la première fois que je te vois ainsi dormir, comme apaisé. Je fais glisser la couverture qui te cache à moitié. Il y a sur ton pull des traces séchées de bile. Tes joues atrocement creuses et les cernes noirs et gigantesques de sous tes yeux ne taisent rien non plus de ces quatre jours passés ici. Et pourtant... pourtant tu es beau à en crever. Et je fais un drôle de vautour, agenouillée à tes côtés. Jamais tu ne sauras me dire d'où tu reviens, mais il n'y a qu'à te regarder. Elle est là, dépliée, la carte de ton voyage, sous mes yeux. Je n'ai plus assez de cils pour les refermer.

Les jours qui suivent, on les passe dans la cabane. Comme un convalescent qui recouvre lentement la santé, tu as la victoire chancelante et fébrile. Quelques silences, quelques regards, quelques sourires... voilà ce qui, timide, vient reflourir peu à peu sur le charnier.

Puis il y a les premiers pas dans le jardin, en plein milieu de l'après-midi. Tes yeux plus verts que d'ordinaire, c'est eux qui respirent à la place de ta poitrine.

Enfin arrive ce matin où tu me dis « c'est fini... on peut s'en aller ». Sur un des murs, il y a un morceau de miroir accroché à un clou. Tu restes un instant face à ton reflet, ou plutôt c'est lui qui te regarde. Je ne sais pas ce que vous vous dites, mais il te sourit le premier.



« À cette heure, on ne sert pas encore de cacahuètes ! ... Mais vous pouvez toujours tremper un croissant dedans, au point où vous en êtes... » Le serveur lâche ça d'un ton persifleur et vaguement condescendant, faisant tinter bruyamment le verre et la bière sur la table. Accoudés au comptoir, les quelques habitués du troquet lèvent la tête de leur petit noir avant, indifférents, de replonger dans la lecture de leur journal. N'étant pas suivi comme il l'escomptait, le serveur bat en retraite, passant un coup de chiffon rageur sur la table et retournant derrière son bar, « c'est vraiment n'importe quoi... »

Tu réagis à peine sous la charge, je pense même que tu n'y prêtes pas attention tant ton apathie me paraît

incompréhensible. Moi, embusquée derrière la porte des toilettes, je fulmine, rouge de honte et de colère. J'hésite entre revenir m'asseoir sagement et sans esclandre ou aller prendre un croissant dans la panière posée sur le comptoir pour, effectivement, le tremper dans ta bière... Le choix est néanmoins vite simplifié, nous n'avons pas de quoi payer le maudit croissant.

Je me rassois donc, profil bas, en face de toi. Certes, il n'a pas vraiment tort, à sept heures du matin il est un peu tôt pour commencer à boire. Mais comment lui dire que tu reviens de si loin, que c'était le onzième jour?... Comment lui dire qu'assis au fond de la salle devant ta bière, de tous les clients qu'il a et aura jamais à servir, tu es celui qui méritait le plus d'égard et de manières...? Que cette bière ce n'est rien, qu'ils seraient légions à se réfugier au fond d'un tonneau entier...

À quoi ont-ils donc servi ces dix jours d'enfer si, à peine revenu, les regards voisins n'entendent déjà pas plus qu'hier ?!

Tu bois ta bière à même la bouteille par petites gorgées saccadées. La tenant par le goulot, ta main ne tremble plus, mais semble transparente à force d'être maigre. En quittant ton corps, l'héroïne a comme

emporté avec elle tout le reste. Plus de couleurs, plus de matières, un coup de vent te mettrait à terre. Tu vas replonger, nous le savons tous deux ce matin même. Faute de bouée, faute de rivage, faute de quelque chose à voir entre tes paupières fraîchement dessillées.

Une trentaine au moins de pièces de monnaie sont étalées sur la table, petits centimes encombrants que tu comptes du bout des doigts pour arriver au bon compte, celui de la note glissée sous le cendrier. Il est humiliant ce bruit de ferraille, à peine étouffé par la radio allumée. Et te voir compter méticuleusement, faire de petits tas couleur doré pour chaque franc de gagné, c'est comme une nausée qui n'en finit plus d'enfler et se refuse pourtant à complètement t'éclabousser. Je n'ai pas besoin de tourner la tête pour sentir sur toi le rictus affreux du serveur. Et sans doute l'as-tu deviné aussi, car soudain tes joues s'empourprent et les ailes de ton nez se pincent dans la foulée.

Pour détourner ton attention, la sienne, la mienne aussi sans doute, du bout de l'ongle je me mets à suivre une mesure inventée, calquée sur la mélodie abrasive des pièces glissant sur la table. Presque

instantanément, tu en prends une entre tes doigts et me rejoins dans ce petit concert. Puis, te penchant par dessus la table, proche à me frôler, tu me murmures : « c'est le bruit de l'œuf... écoute. » Et tu accentues ton geste frappant un peu plus fort la pièce sur le faux marbre du café... « *Il est terrible le petit bruit de la monnaie jetée sur le comptoir d'étain, il est terrible ce bruit quand il remue dans la mémoire de l'homme qui n'a plus rien...* » Ton doigt se pose sur le coin de mes lèvres pour doucement en faire remonter le dessin...

Des quelques livres que tu as, *Paroles* est ton préféré, et voilà qu'il sort de ses lignes et vient nous repêcher au milieu de ce café. Et ce qui était moche devint d'un coup plus léger, ce qui était lourd quelques secondes auparavant est là qui s'envole. Tu n'es plus en train de gratter le fond de tes poches pour y trouver trois francs. Tu es comme ces mots, vivant, mais d'ailleurs... Tu ne seras jamais moche.

Tu prends ma main pour y déposer un baiser juste dans la paume, puis dans la tienne fais glisser les pièces. « Je vais lui dire que je ne digère pas le croissant-bière... et que je n'aime pas te voir planquée de honte derrière la porte des toilettes. »



— Les arbres ne sont pas nos amis.

— Que veux-tu dire ?

— Et bien, regarde !

Il n'y a qu'à lever un peu la tête. La nuit est d'un jaune étrange et sale. Un peu comme le blanc de la neige lorsque sur la chaussée, en fondant, il se mêle à l'eau et la boue. Le ciel de cette nuit est piétiné des pas que tu ne fais plus. Et juste devant, à quelques mètres, un arbre. Enfin, la silhouette sombre d'un arbre. Massive. Muette. Immobile. Intimidante pour tout dire. Jetant sur ce ciel de paille, des vertiges à nous couper les pattes.

— Je le vois oui... et...?

Nez en l'air, tu le regardes en plissant des yeux.

— Et il est beau, nous pas, et ça l'indiffère.

Tu sembles terriblement triste soudain.

— Et toi ? Toi, ça t'indiffère ?

— Non... Non, moi j'aurais voulu qu'il m'en veuille, je crois.

Mars

*...Ils se promènent et regardent par terre
et ils pensent au ciel...*

Fragment de *Fleurs et couronnes*.

« Non, aujourd'hui on part. On part en vacances ! »
Ta phrase tombe au milieu de notre nulle part.
Ricoche entre un mur en ciment et un grillage à
moitié défoncé, rebondit contre une poubelle et va
s'étaler sur un papier gras. Elle est marrante avec sa
bobine de contorsionniste c'est vrai, mais je n'ai pas
envie de rire. Il y a des jours comme ça où je n'arrive
plus à sourire. À faire comme si sous tes ongles il n'y
avait pas un peu trop de noir et de poussière, sous tes
yeux trop de bleu, sous ta peau trop de creux...

Alors, ta phrase est jolie oui, et le ciel au printemps, mais ils sont trop petits ces paravents.

Trois rues plus loin, c'est l'entrée du Jardin Vert. On traverse quelques allées et tu décides que ce sera là, devant ce parterre, sur ce pan de pelouse qui se déroule. Un des coins les plus tranquilles. Tu sors de ta poche un peu d'herbe que nous fumons sans trop rien nous dire. Je n'ose pas m'immiscer dans tes silences, je ne sais jamais quels cadavres tu es en train d'y noyer. Allongés dans l'herbe, face au soleil, je glisse juste ma main dans la tienne. Le printemps qui vient nous peint les paupières en orange. Je repense aux grands draps blancs que ma grand-mère étendait à l'été sur le grand pré qui bordait la maison. Cette odeur de propre et de lavande qui revenait toutes les semaines, si simple, à portée de mains.

Un groupe de lycéens vient s'installer à quelques mètres de nous. Ils sont cinq et ont des airs de vacances. Ils ont remisé les manteaux de l'hiver, il y en a même qui arborent des lunettes de soleil. C'est vrai qu'il fait étonnamment chaud sous ce soleil et j'ai retiré mon pull depuis un moment... tu dois mourir de chaud enfermé dans le tien... Je m'apprête à t'en faire la réflexion, mais me retiens.

Bien sûr que tu ne peux pas le retirer, ni même relever tes manches... Le pli de ton bras gauche vire au mauve sombre, tu ne peux même plus t'y piquer depuis quelques jours. C'était une petite tâche au départ, mais qui lentement s'étend. Avec en son cœur un minuscule petit trou où brille une plus minuscule encore goutte de sang. Petite bille d'en vie. C'est par là que tu meurs et que tu vis, le point d'où partent les fils qui te déroulent le long des jours, t'enroulent et t'écorchent, les cartes de ton autopsie. Tu ne veux pas que je regarde, tu dis que c'est toi qui es en train de pourrir, que ce n'est pas la peine d'être deux à voir ça...

Oh ! Il faudrait que je te dise un jour. Te dise que la beauté est au premier qui passe, qu'on s'en fout, que le reste s'apprivoise. Que c'est à tes failles que je m'attache, que je m'encorde. Que les jolis vernis se décolorent bien vite. Que c'est aux déformations de ses veines que l'on reconnaît l'essence de l'arbre...

L'un des lycéens se tourne vers nous et nous interpelle. « On peut vous emprunter une ou deux feuilles ? » Le paquet est posé sur ton ventre, tu le lui envoies en esquissant un sourire, les yeux à demi fermés. Le garçon échange deux trois mots avec moi

tout en roulant son joint. Il est du lycée juste à côté. Nous... nous on est d'ailleurs, pas ici... « en vacances », rajoutes-tu, et je ne peux m'empêcher de rire. Un rire qui dure longtemps. Ils pensent que je suis un peu défoncée, je crois.

Ils ont avec eux un petit transistor qui joue doucement. Encore quelques mots échangés, ils nous proposent de se joindre à eux, mais une des filles présentes souffle de nous laisser un peu à notre intimité. Je crois que je rougis un peu. Je repose ma tête à côté de la tienne.

Ce soleil, cette musique, toi... Ils ont cru ! tu te rends compte ? Tout cru. Que nous étions lycéens, comme eux, que nous nous offrions une après-midi buissonnière, comme eux. Ils sont bons ces regards-là. Il était bon le regard de cette longue fille sur toi. Elle t'a désiré l'espace d'un instant. L'espace d'un instant tu as été vivant, hors de toute cette simple mécanique physique. Vivant malgré toi, sans te porter à bout de bras...



Le bar est bondé, un petit concert au fond de la salle a rameuté une clientèle criarde et surexcitée. Leur musique est un étrange mélange de punk et de

mauvais métal qui, apparemment, se passe d'oreilles pour être écouté. Il fait une chaleur à peine supportable, les haleines sont surchargées d'alcool et de nicotine, de testostérones pas vraiment contrôlées. Il suffirait d'un geste de trop ou d'un regard un peu appuyé pour qu'un poing éclate une pommette sans autre forme de procès. Les joies nocturnes des bars mal famés...

Juste avant d'entrer, tu me visses une casquette sur la tête, visière sur les yeux. « On se fait pas remarquer hein. » Ma petite tête de fille bien sage détonne en effet dans le paysage. Je joue profil bas, te suis sans regarder ni rien ni personne. C'est un vrai parcours du combattant pour se faufiler jusqu'aux toilettes. Tu es obligé de jouer des épaules et des coudes pour nous frayer un chemin et, du coup, récoltes grognements et regards mauvais. C'est presque une aubaine que tu aies ce soir-là ta tête de camé, elle fait un étrange mais efficace passe-droit. On aimerait bien parfois ne pas être chef des initiés...

Les toilettes se résument en un petit débarras de fortune qui sent la pisse et le *shit*, la porte ne ferme pas. Tu me demandes de rester devant et de surveiller. « J'en ai pour deux minutes et on s'arrache. » On est

à peine à deux mètres de la petite estrade qui sert de scène, autant dire que le bruit est abrutissant, quasi insupportable. Certaines bandes-son sont trop proches de son propre naufrage. Un grand mec manque de s'étaler sur moi. « Non, non, y a quelqu'un déjà, attends, attends... » Il me parle, enfin je crois, ses lèvres bougent en tout cas. Derrière lui un autre arrive, je lui fais signe d'attendre aussi. Lui je l'entends qui gueule que ça fait chier et qu'il va gerber... Trois petits coups à la porte, je te fais signe de t'activer. Je colle l'oreille, n'entends rien. Le garçon aux lèvres qui bougent revient à la charge, frappe lui-même à la porte. L'autre s'impatiente aussi. Je leur fais signe que je vais te chercher.

J'entrouvre la porte, me glisse à l'intérieur et la referme avant qu'ils n'aient le temps de jeter un coup d'œil. Tu es accroupi, coincé entre le mur et la cuvette. Tes paupières sont lentes à se relever. Mécaniquement, j'enchaîne les gestes. Défaits la ceinture, rebaisse ta manche, range le matos dans ma poche. Par réflexe je tire même la chasse... étrange pudeur que l'on s'invente pour donner le change, comme si ces vaines hypocrisies pouvaient encore nous sauver...

Un des morceaux s'achève, applaudissements et sifflets font vibrer la porte, je repense à mes deux enquiquineurs et à leur vessie pleine et contrariée. Je te secoue un peu, tu lèves péniblement la tête, mets quelques secondes à me reconnaître. Dans tout ce bruit, surnageant les odeurs de pisse, ton sourire va dégoulinant sur ma rétine. Serait-ce plus facile s'il n'y avait vraiment plus rien à sauver derrière nos paupières ?



— Tu crois que tu pourras ne jamais me pardonner ?

— De quoi?... euh... mais il n'y a rien à pardonner... Tu sais, je...

Tu ris. Tu ris comme une lézarde court sur un mur. Elle monte de ton ventre, vibre sur tes épaules et vient mourir à la pointe de tes cheveux qui, ébouriffés comme toujours, tremblent doucement. Ces légers spasmes au creux de ton ventre font trembler ton visage aussi, et tes paupières fermées depuis un moment se renversent lentement côté face.

« Je ne te demande pas si tu pourras me pardonner un jour... au contraire... Je te demande si tu pourras ne JAMAIS me pardonner. » Tu as articulé ce mot

d'une voix forte, consciencieusement, appuyant d'un hochement de tête chacune des deux syllabes. Ta tête lourde, pleine à cet instant de ton brouillard blanc. Personne avant n'avait prononcé ce mot plus justement.

Nous sommes dans les toilettes publiques de la rue du Chat. Deux parpaings posés nous servent de sièges. Nos pieds pataugent sur le carrelage poisseux, plusieurs filets jaunâtres, partant de chaque pissotière en émail nous entourant, se rejoignent au milieu de la pièce dans une grande flaque que nous évitons le mieux que nous pouvons. Ça sent mauvais, mais il fait chaud et nous sommes à l'abri.

Je n'ai pas de réponse. J'en balbutie une pourtant, prompte à éluder ta question. Je sais bien que tu ne vas pas me laisser partir aussi facilement, mais je gagne juste un peu de temps... « Elle n'a pas de raison d'être cette question... Tu... »

D'un bond, dénouant tes muscles d'un seul et même élan inattendu, tu viens te planter face à moi, à genoux entre mes cuisses, les tiens baignant dans la petite flaque. Tes mains en étau de chaque côté de mon visage, tu prends mon regard et ne le lâches plus.

« Ça aurait pu être bien nous deux... ça aurait pu... tu le sais hein ? ...plus que bien... mais ça ne le sera pas... et si un jour tu me pardonnes, ce sera comme si tu ne savais plus. Comme si t'abandonnais... alors je veux pas... je veux pas qu'on s'aime moins... même si ça rendait tout plus facile... et... » Et tu t'arrêtes net. Tes mains retombent sur tes cuisses, ton regard se détourne. Comme toujours lorsque tu te décides à dire, ton corps se dérobe malgré toi, tout juste bon à te faire souffrir.

« Et...? » Tu ne dis plus rien, tournes un peu la tête, menton baissé, cherchant un point de fuite. C'est pathétique. Pathétique à en pleurer, pourtant ton profil à cet instant est tout simplement parfait. Ses traits, ses ombres... tout en lui m'invite à sourire, à aimer et en jouir. Et je m'en veux de te trouver beau dans cet endroit qui sent si mauvais. Alors je te gifle pour que le beau ne s'en aille pas, pour lui dire que c'est nous, notre faute et que, non, on ne se pardonnera pas. Jamais.

Tu restes un instant sans bouger, accusant le coup sans ciller. Ma main a laissé une trace rouge, vive sur ta joue. Ta main inerte sur ta cuisse, je crois que j'attends ta gifle comme on attend un baiser. Tu te

retournes vers moi, regard brûlant et mâchoire crispée, et tu me dis « merci »... Puis tu me prends dans tes bras. Un peu vivement. Trop sans doute puisque je perds l'équilibre et qu'on se retrouve par terre, à rire aux éclats, les cheveux maculés de pisse.

Avril

*...Compagnons des mauvais jours, je vous souhaite une
bonne nuit. Dormez. Rêvez. Moi je m'en vais...*

Fragment du *Concert n'a pas été réussi.*

Ce n'est pas qu'un salaud noir le papi-client du mercredi. Il arrive que quelque chose en lui se fende et se répande comme un baume blanc enveloppant sa part sombre. Un trop-plein de dégoût peut-être qui, se perçant comme un abcès, vient ronger le fer de ses perversités. Il peut alors nous surprendre d'humanité, s'offrant dans le même temps, sans doute, de quoi se pardonner.

Aujourd'hui, c'est son anniversaire, il ne peut pas rester, mais veut que pour nous aussi il soit spécial ce

jour de l'année. Alors, sans rien nous demander en retour, il nous laisse la clef pour passer la nuit tous les deux à la cabane, on aura juste à la glisser sous la pierre plate à côté du grillage de l'entrée. En partant, il pose sur la table une grosse brioche et du café, des sachets d'*héro*, sur nos fronts un baiser chaste et, bien sûr, nous répète les dernières recommandations d'usage pourtant cent fois rabâchées. Il le sait, mais aime à radoter un peu, c'est l'âge dit-il, heureux et coquet de se faire brocarder... « Soyez discrets mes petits agneaux, et puis ne traînez pas trop quand même, ce serait bien que vous partiez tôt dans la matinée... »

Levé bien avant moi, tu as tout préparé. Tu as tiré la petite table de camping hors de la cabane, juste devant les framboisiers encore endormis. Sur le petit réchaud à gaz, tu as fait chauffer les cafés, coupé quelques tranches de brioche posées bien parallèles juste à côté. Tu t'es débarbouillé vite fait au robinet qui sert à arroser le potager et, lorsque tu viens me réveiller, tes joues glacées me font rosir à mon tour comme un baiser. Tout fier de toi, tu m'accompagnes jusqu'à la table où nous déjeunons.

Nos brioches finies, on tire nos chaises, juste dans l'axe du soleil. Il est un peu timide, un peu d'avril. Derrière nos paupières orangées, il réussit quand même à doucement nous réchauffer. J'ai dans la tête une vieille chanson, entendue mille fois chez moi enfant, que je me mets à fredonner, comme ça, tout bas, juste pour moi. « Apprends-la-moi »... Côte à côte, sans ouvrir les yeux, on l'ânonne, son texte est gentiment désuet et léger. Il se marie à merveille avec la faïence ébréchée de nos bols, faïence blanche au liseré vert pâle et à la farandole de fleurs un peu fanées. Dans l'arbre juste à côté, les oiseaux piaillent fort, les plus téméraires venant se disputer sur la table nos miettes éparpillées. Ça ressemble à une matinée de vacances, on pourrait passer la journée sous ce soleil à ne rien faire que se sourire et s'aimer...

Nos cafés terminés, on se regarde... tôt dans la matinée, certes... mais... une petite heure de plus... qui le lui dirait ?...

« C'est dangereux, non, d'être là... bien...? »... Autour de nous le petit jardin est en train de s'éveiller. Bien sûr que c'est dangereux d'être heureux, d'apprendre à regretter, mais je ne le dirai pas. Ta chaise en équilibre sur deux pieds, tu t'étires

longuement, souriant à mon silence : « on va rester encore »...

Dans la petite pièce du fond, tu prends la couverture et la déplies par terre, juste sous le pommier pour que je m'y installe. L'herbe mouillée enlèvera peut-être les vieilles traces. Puis tu rentres à nouveau. De l'intérieur je t'entends crier « tu vas voir quel bon jardinier je fais ! » Tu ressorts, pelle sur l'épaule, manches relevées. Elle est trop lourde pour toi, ou peut-être est-ce ton corps qui n'arrive plus à avancer... je ne veux pas le dire non plus ça.

Notre hôte absent nous a parlé la veille de ces belles-jours à semer le long du grillage. Face au soleil, tes yeux clignent plusieurs fois, et la petite fossette droite de ta joue se plisse elle aussi. Parce que je te regarde, tu joues les petits mâles, bombant ton torse pâle, roulant de tes biceps inexistantes, crachant dans tes mains comme un petit diable... On a l'air bête vraiment, un peu niais, un peu enfant... mais quel luxe ne sommes-nous pas en train de nous payer ! Celui de tous les gestes inutiles, les pas comptés, les pas urgents... On en jouit comme deux voleurs tout excités.

Consciencieusement, tu creuses la petite tranchée, sèmes, rebouches, arroses, pendant qu'allongée je bouquine je ne sais quel poche tout corné. Tu es si sérieux toi, pas une fois tu ne lèves le nez de ton travail qui te fatigue plus qu'il ne devrait... mais je ne le dis pas, je n'y pense pas.

Je vais nous préparer deux autres cafés. Sur le pas de la porte, les bols fumants dans les mains, longtemps je te regarde. Ça paraît si simple. Vraiment. Il faut juste ne pas penser à tout à l'heure, à demain, à après... En passant une main sur ton visage, tu laisses une grande balafre de terre mouillée sur ton front. Je te le fais remarquer, tu ris fort en essayant de l'enlever. On entrechoque nos bols avant de les avaler, regards baissés sur ta terre fraîchement retournée. Tu respirez fort, comme après une course, exténué... Pas dire, pas penser...

Puis nos rires doucement se retirent, sur la pointe de nos sourires, un peu nostalgiques déjà, un peu au passé. Il est l'heure de partir, dans un coin de la mémoire, de déjà remiser. Elle est étrange cette vie en accéléré, en à peine quelques heures il faut vivre le bonheur et vite s'en aller. Cette petite matinée a

pourtant en elle tout le poids des années qui ne seront sans doute jamais traversées.

En remettant la clef sous la pierre, on parie sur la couleur des fleurs : pour toi bleu, pour moi rose. Je calcule rapidement qu'il nous faudra patienter au moins huit semaines avant qu'elles ne fleurissent.

Épilogue

Nous sommes quel jour ? Nous sommes tous les jours.

Paroles , Jacques Prévert.

Ces fleurs, je n'en ai jamais su la couleur. Quelques jours plus tard à peine, tu es parti te coucher sous la terre et je ne suis jamais revenue dans le petit jardin. Parfois, j'aime à penser que c'est pour voir qui de nous deux avait gagné que tu es parti si vite les rejoindre.

Ce matin, en me réveillant, j'ai trouvé sur la table juste à côté de mon lit une liasse de papiers réunis, agrafés, petit pavé blanc immaculé. Je l'ai pris. Il m'a fallu le tourner et le retourner plusieurs fois dans ma main, l'ouvrir, lire des mots au hasard, le refermer, le poser, le reprendre... pour le reconnaître enfin. Derrière son air définitif, il y avait Toi, moi, les mots que depuis des semaines je t'écris ici, l'amour qui ne s'en va jamais. Ils étaient soudain là, tous, dans ma main. C'était bien un livre, un vrai. Un que tu aurais pu toucher. Un que je pouvais toucher moi aussi, que n'importe qui sur cette terre pouvait toucher... Et

c'est comme si soudain t'étais rendu tout ce qui t'avait été pris. Un poids, une place. Enfin.

Allez ! *Latcho drom*. Sébastien !... Cette phrase est une des dernières que tu aies dites alors qu'on pouvait les voir sur la route en contrebas, une dizaine de caravanes reprenant le chemin. Tu les bouffais littéralement des yeux en leur faisant signe de la main.

— Ça veut dire quoi ?

— C'est pour leur souhaiter bonne route...

Je l'ai aimée cette langue d'ailleurs, entre tes lèvres. Elle avait quelque chose de salé en elle, de salé comme les embruns de cette mer qui ne t'avait jamais bercée. Et soudain elle était là, à rouler ses accents dans ta gorge. Elle t'avait retrouvé. Comme nous te retrouverons...

Alors oui Sébastien, *latcho drom*, la route qui te ramène près des autres ne fait que commencer.

Cécile Fargue : made.moi.ailes@hotmail.fr

présenté par
« les penchants du roseau »
<http://domec.net/>
roseau.penchant@orange.fr